

La Maison Délorier à Blainville-Crevon. Deux cents ans d'histoire locale.



mars 2026



"Etang donné: NenuFAR"

Cette création de L.W.A. Flow, petit-fils de R. Mutt, fut offerte par l'artiste à la Maison Délorier à l'occasion du centenaire de Xavier Le Bertre. Elle a été inaugurée le 24 juillet 2020, en présence de représentants de l'Association Marcel Duchamp, de l'Association La Sirène, et de l'Observatoire de Paris, mécène de cet événement.

Des hommes, des femmes, et des enfants

"Raconte-moi ton petit village, et tu raconteras le Monde. " (d'après Léon Tolstoï, 1828-1910)

À quel village faisait référence Tolstoï ? Peut-être à Blainville-Crevon, dont il ignorait probablement l'existence (!), et où s'était retiré un de ces survivants de la Grande Armée qui avait disparu dans les plaines glacées de la Russie, harcelée par les troupes de Koutouzov.

Ce rescapé, Bénigne Claude Délorier (1785-1852), y a fait construire, à partir de 1827, une maison qui existe toujours. Elle porte la marque d'un personnage attachant qui, après une jeunesse pleine d'aventures, a su, comme bien d'autres à l'époque, se réintégrer dans la vie civile. Il s'éteint en 1852 et repose pour toujours à Blainville, ce village dont il appréciait les habitants, qui le lui rendaient bien.

Plus tard, cette maison a été choisie par un cadre de la République, "Eugène" Duchamp (1848-1925), pour y installer l'Office Notarial du village. Intègre, à la gestion rigoureuse et appréciée de ses concitoyens, il se montre très libéral dans l'éducation de ses enfants.

Une période d'incertitude suit le départ de la famille Duchamp. Les propriétaires se désintéressent de la maison, dans laquelle, au bout d'un siècle, des travaux importants sont nécessaires. Robert Le Bertre (1883-1949) décide de s'y installer définitivement avec sa famille, entreprend de grands travaux, sauvant ainsi la Maison du Capitaine Délorier, et lui donnant son aspect définitif.

1. Bénigne Claude Délorier (1785-1852) : Un invalide bien actif	page 4
2. Eugène Duchamp (1848-1925) : Un notable éclairé.....	page 23
3. Robert Le Bertre (1883-1949) : Le sauveteur de la Maison Délorier	page 32
4. Annexes	page 40

Avertissement:

La présente version est une mise-à-jour de la version publiée en février 2020. Cette dernière a été complétée avec des éléments nouveaux obtenus au cours de nos recherches récentes. Certaines illustrations ont été modifiées. Nous avons aussi ajouté en annexe une bibliographie des œuvres du Capitaine Délorier, une liste d'événements d'état civil qui se sont produits dans cette maison, et d'autres indications.

La sortie de cette nouvelle version en 2026 est motivée par la célébration du bicentenaire de la construction de la Maison Délorier (2027).

Bénigne Claude Délorier (1785-1852)

Un invalide bien actif

Niché au fond d'une vallée verdoyante, le bourg de Blainville s'enorgueillit de posséder un joyau de l'architecture médiévale : la Collégiale Saint-Michel, fondée en 1489 par un puissant personnage de l'époque, Jean d'Estouteville. Autour de cet édifice, une place aérée avec quelques maisons anciennes. L'une d'elles, la maison du Capitaine Délorier, nous intéresse particulièrement.

Mais d'abord, qui était le Capitaine Délorier ? L'Histoire ne l'a pas retenu aux côtés de Jean d'Estouteville, et des autres grands seigneurs qui ont possédé la terre de Blainville, et dont on retrouve la trace depuis 1050¹. Néanmoins, en s'intéressant à lui, on découvre un personnage humain, sympathique, à la destinée exceptionnelle, mais injustement oublié.

Bénigne Claude Délorier naît le 5 mars 1785 à Dijon dans une famille liée au milieu artistique. Son père meurt alors qu'il n'a que deux ans, et la famille s'installe à Besançon. Il s'y marie avec Pierrette *Madelène* (Madeleine) Voitot, de onze ans son aînée, le 19 Ventôse de l'an Dix (10 mars 1802); il a donc 17 ans.

1. Le soldat

Engagé dans les armées napoléoniennes en décembre 1805, au 15^{ème} Régiment d'Infanterie Légère, il gravit les échelons depuis celui de simple soldat jusqu'à celui de capitaine aide de camp en 1814. Il fait les campagnes de Prusse et de Pologne (1806-1808), d'Allemagne (1809-1811) et de Russie (1812)².

Ses états de service indiquent ainsi qu'il participa à la bataille de Ratisbonne le 21 avril 1809, où il fut blessé d'un coup de *bayonnette* au poignet gauche, et à la bataille de la Moskowa le 7 septembre 1812, où il fut à nouveau blessé, d'un coup de feu qui lui traversa la jambe gauche. Il termine sa carrière militaire comme Capitaine aide de camp dans son régiment d'infanterie légère (15^{ème}) commandé alors par le Général Rome, et appartenant à l'armée du Maréchal Davout (1814; 13^{ème} corps d'armée).

Il est pris dans le siège de Hambourg. Son comportement lors de la dernière tentative russe d'importance pour franchir l'Elbe, encore prise par les glaces (17 février 1814), lui vaudra d'être "*Cité et mis à l'ordre de l'armée pour sa conduite milit^{re}. à l'affaire du 17 fev. 1814 devant hambourg (sic), par ordre de sa M^{gr}. (?) le Prince d'Eckmühl*" (SHD). Plus tard, il recevra la Légion d'honneur. Après l'abdication de Napoléon, il rentre en France en juin 1814, sous le commandement du Général Gérard³, le Maréchal Davout ayant été relevé de ses fonctions par le nouveau gouvernement.

À la chute de l'Empire, Délorier se rallie à Louis XVIII. Il est mis à la retraite: il a à peine 30 ans ! Il réside alors à Paris dans le quartier de la Porte Saint-Martin, rue Sainte-Apolline. Avec l'appui du Général Rome, le Capitaine Délorier est nommé Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur, pour prendre rang en date du 17 janvier 1815⁴.

¹ "Le château de Blainville", Société d'Etudes Culturelles de Blainville-Crevon et de sa Région, 2019.

² Service Historique de la Défense (SHD): cote GR 2Yf 163667.

³ Louis Nicolas Davout (1770-1823), *Prince d'Eckmühl*, d'une fidélité sans bornes, refusa de croire à l'abdication de Napoléon (le 6 avril 1814), et ne se rendit que le 29 avril. Il obtint que ses hommes ne soient pas faits prisonniers, et puissent rentrer en France où ils seront démobilisés.

⁴ Légion d'honneur (LH): cote LH/717/64.

Son attitude pendant les Cent-Jours (de mars à juillet 1815) est peu claire, et il semble, au moins dans les premières années, avoir cherché à en effacer les traces. Son ralliement à l'Empereur au cours de cette période troublée lui a coûté le bras droit, atteint par un boulet à Namur (20 juin 1815), et plusieurs mois de captivité. Dans une lettre de justification (28 avril 1816), il explique qu'il n'a fait que répondre à l'appel du Général Rome lui demandant de le rejoindre à Metz. De là son corps d'armée fut dirigé sur la Belgique, où il prit part à la bataille de Waterloo. Cette lettre est intéressante, car la graphie est très belle, mais n'est pas de lui. En effet il venait de perdre le bras droit, et sa signature, en bas, est maladroite. Le style par contre correspond bien à celui du Capitaine : la rédaction a dû être faite sous sa dictée. On remarque quelques fautes d'orthographe ("Suplément", "Magesté", "homage", etc...) qui pourrait trahir une main étrangère.

A-t-il vraiment participé à la journée du 18 juin 1815 à Waterloo ? Ce n'est pas certain, car le sens donné à l'époque à "Waterloo" est parfois plus large qu'aujourd'hui, en englobant les combats en Belgique depuis le 16 jusqu'au 20 juin. En tant qu'aide de camp du Général Rome, il est probable qu'il fut engagé à Ligny le 16 juin, puis à Namur le 20 juin. Quoi qu'il en soit, c'est à Namur qu'il est blessé grièvement, et retenu prisonnier. Il peut finalement rentrer chez lui à Paris à la fin de l'année. Il doit alors régulariser sa situation administrative, et se justifier.



Jean-François Rome (1773-1826)

Pierre lithographique (148 mm x 180 mm ; épaisseur : 40 mm) par Pierre Langlumé (1790-1830) ; le dessin est signé par Alexandre Colin (1798-1875), et daté de 1820. Cette pierre fut retrouvée dans le grenier de la Maison Délorier en août 2021. Sa présence à Blainville témoigne des liens étroits qui unissaient le Général Rome à son fidèle aide de camp, et de l'intérêt que portait le Capitaine Délorier à la technique de la lithographie mise au point quelques années auparavant par Aloys Senefelder. (image retournée)

Il avait été *"nommé provisoirement"* Capitaine *"par le prince d'Eckmühl à Hambourg"* le 24 janvier 1814. Le terme "provisoirement" lui vaudra bien des difficultés pour entrer dans les droits que lui donne le rang de Capitaine. Délorier est sorti du rang, et n'a semble-t-il pas toutes les qualifications réglementaires. Il doit cette nomination essentiellement à son expérience, et à la nécessité de remplacer les pertes dans une armée assiégée. Il devait donc manquer des bases théoriques demandées aux officiers. Dans ses différents recours, il obtient un soutien sans failles du Général Rome, dont il avait été l'aide de camp. Par exemple, dans son état de services de janvier 1816 (SHD), celui-ci écrit : *"Cet officier, plein d'honneur, aussi distingué par ses capacités morales que militaires, privé d'un membre et ayant perdu le peu de fortune qu'il possédait pendant les tems (sic) orageux de la révolution n'a d'autres moyens d'existence que ceux qu'il a à espérer de la bonté toute paternelle du Roi."*

Le 7 février 1816, il passe un examen médical pour justifier de son incapacité : *"M. Delaurier, Capit. a perdu le bras droit a plusieurs cicatrice (sic) à la jambe gauche qui ne laissent aucun résultat notable. ne peut servir ni pourvoir à sa subsistence (sic)"* (SHD). En 1821, il pourra ainsi faire valoir des droits supplémentaires auprès de la Légion d'honneur, ouverts par la loi du 6 juillet 1820, au titre de son invalidité.

Les changements rapides de régime incitent à la prudence. Finalement, il prête serment au roi Louis XVIII en mai 1817. Ses adresses à Paris sont, en 1816, le '9 rue Sainte-Appolline', et, en 1821, le '64 rue Meslée' (aujourd'hui rue Meslay). Ces deux rues sont dans le prolongement l'une de l'autre, à proximité des Portes

Saint-Denis et Saint-Martin. Sous l'Empire, pendant ses permissions, il devait déjà séjourner à Paris, car en décembre 1815 il doit justifier un retard dans le paiement de l'"*imposition pour pouvoir résider à Paris*", du fait de ses campagnes successives. Enfin en 1828, il est domicilié au 39 de la rue du Faubourg Saint-Denis.

Que faire lorsqu'on est à la retraite à 30 ans ? Il lit beaucoup, et écrit. Il reprend du service comme Capitaine de la Garde Nationale de Rouen à laquelle il est visiblement très attaché. Il s'intéresse à l'histoire locale et se retrouve parmi les premiers membres correspondants de la Commission Départementale des Antiquités de la Seine-Inférieure créée par le préfet en 1818.

Ses origines étaient clairement franc-comtoises mais, installé d'abord à Paris, il a subi l'attraction de la région normande, et s'y établira définitivement à partir de 1828.

2. L'écrivain

Il écrit, donc, publie, mais ne signe pas ses publications de son nom. Celles-ci paraissent sous celui de l'"Invalide". Cependant il ne semble pas y avoir un grand secret, seulement peut-être une méfiance. De quelle invalidité souffre-t-il ? En 1831, il mentionne dans une préface avoir perdu l'usage d'un bras. Comme bien d'autres, il a aussi souffert des méfaits du "Général Hiver" lors de la Retraite de Russie, et la blessure qu'il reçut à la jambe gauche lors de la bataille de la Moskowa n'était toujours pas guérie en 1816. À la fin de sa vie, déjà amputé du bras droit, il sera atteint de paralysie au bras gauche, et perdra totalement la capacité d'écrire, et de se déplacer.

On lui doit ainsi les *Chansons d'un invalide*, *La Famille de Surville* (roman historique), et les *Contes normands*. Il a vraisemblablement laissé de nombreux autres écrits, non publiés, dont la *Potatosiade*, ou *Hommage à la Pomme de Terre*, un poème héroï-comique, que l'on regrette sincèrement⁵!

Les *Chansons d'un invalide* sont publiées pour la première fois en 1819, sous le titre *Loisirs d'un Français*, puis complétées et rééditées en 1831⁶ et en 1846. Ces rééditions semblent témoigner d'un certain succès. La troisième version (disponible sur Gallica) est illustrée de gravures par Hippolyte Bellangé, Conservateur au Musée de Rouen. Les additions successives permettent de voir le Capitaine Délorier s'assagir, et s'embourgeoiser, sans se renier complètement. Inversement, certaines chansons des *Loisirs* ne seront pas reprises. On sent aussi, dans les éditions de 1831 et 1846, les horreurs du passé s'estompant, émerger une certaine fascination pour la légende napoléonienne.

Ces chansons devaient être chantées sur des airs de vaudeville. En 1831, elles sont dédiées à la Garde Nationale de Rouen, et "*publiées au bénéfice des veuves et des orphelins*" (préface).

Le Capitaine Délorier est un rescapé des guerres napoléoniennes, notamment de la Campagne de Russie, et on comprend qu'il célèbre la joie d'être vivant, la liberté et la bonne vie.

« Moi, j'attends la fin de mon sort
Sans rêver à la faux tranchante;
Et, tout en marchant vers la mort,
Je ris, je bois, je danse et chante;
Je ne veux qu'ivresse et gaîté,
Bon vin et maîtresse jolie;
Bon lit, bonne table et santé;
Un tant soit peu de liberté:
Et voilà quelle est ma folie ! »

("Le Fou", *Chansons d'un invalide*, 1831, 2^{ème} édition)

⁵ Délorier était le contemporain de Mustel et Parmentier.

⁶ La seconde édition (1831) est maintenant disponible sur : <https://delorier.wixsite.com/website>

Les chansons sont émaillées de nombreuses références à l'Antiquité, ainsi qu'à la politique contemporaine (Polignac, Charles X, ...), qui, aujourd'hui, ne sont pas toujours faciles à décrypter, mais qui révèlent un homme cultivé, qui suit l'actualité de son temps. D'ailleurs, il ne semble pas avoir beaucoup d'estime pour les politiciens de l'époque:

« Je demandais au plus savant:

D'où vient le vent ?

Je tourne à l'instant même. »

("La Girouette Politique", *Chansons d'un invalide*)

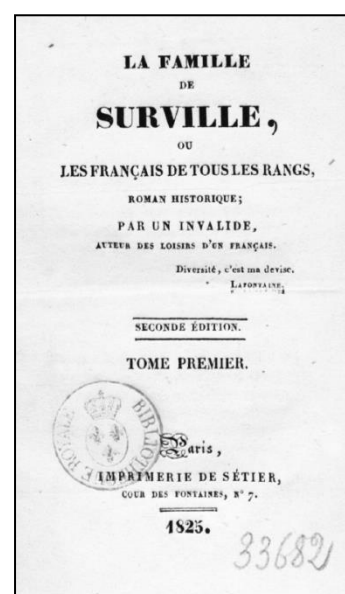
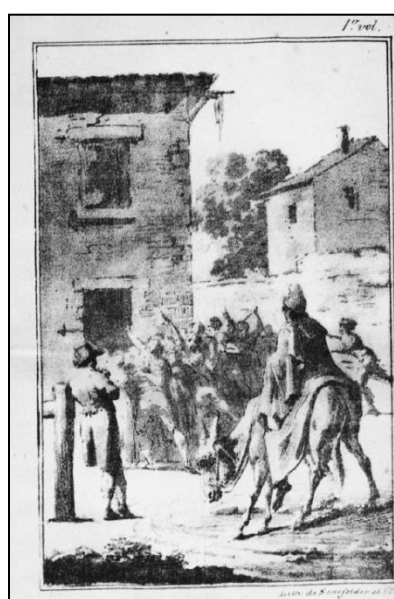
La Famille de Surville (disponible aussi sur Gallica) est un roman historique publié à Paris en 1825 et illustré de lithographies d'Aloys Senefelder⁷.

L'Invalide relate ainsi les aventures, quelque peu alambiquées et pleines de rebondissements, parfois difficiles à suivre, des membres d'une famille aristocratique et de ceux qui leur sont restés fidèles, depuis la Terreur (septembre 1792), jusqu'à la Restauration. Il y a donc quatre tomes couvrant successivement la Terreur, puis le Directoire, ensuite le Consulat et l'Empire, et enfin la fin de l'Empire et la Restauration.

*La Famille de Surville ou
les Français de tous les rangs*
(1825 ; Gallica, BnF).

Gauche : lithographie d'Aloys Senefelder.

Droite : 1^{ère} de couverture.



Certains fuient Paris, se réfugient à Beure, à proximité de Besançon. D'autres se dirigent vers l'Autriche, à travers un pays livré à la guerre. On les suit de ville en ville, sur les champs de bataille, avec beaucoup de détails, et l'on ne peut s'empêcher d'imaginer que le Capitaine Délorier s'appuie sur des faits réels et une bonne documentation. À travers ses dialogues, il exprime le traumatisme imprimé par la "Terreur" dans l'esprit de ses contemporains. (Il emploie le terme de "terroristes" dans un sens qu'aujourd'hui nous avons oublié...). Peut-être aussi cherche-t-il à s'attirer les bonnes grâces du nouveau régime !

Le récit de ces tragédies ne l'empêche pas de conserver le sens de l'humour et l'amour de la bonne vie que l'on observait déjà dans les "Chansons". Les aventures d'un serviteur du comte de Surville avec une Baronne autrichienne sont désopilantes !

Délorier fait aussi d'amusantes digressions sur de nombreux sujets, par exemple sur les inconvénients des différentes unités de mesure régionales, auxquelles la Convention avait tenté de mettre bon ordre. Son roman fourmille d'indications sur la vie quotidienne, de détails vestimentaires ou culinaires, ou sur l'ameublement de l'époque, et d'informations précises sur les lieux où se déroulent les épisodes successifs. On peut suivre avec précision les fuyards.

⁷ Aloys Senefelder (1771-1834), inventeur de cette technique de reproduction, avait ouvert un magasin à Paris, 13 rue Servandoni, en 1818.

Parfois, philosophe, il tente d'expliquer le cours de la Révolution, et son emballement. Il s'intéresse aux blocages qui avaient figé la société française en castes, et que la Révolution a contribué à lever, ce qu'il met clairement à l'actif de celle-ci. Il recherche les différences entre les caractères allemand et français. Certaines observations révèlent une finesse prémonitoire; dans une note en bas de page:

« Plusieurs Allemands se refusent encore à se servir de la langue française, qui leur est connue, par suite de leur haine contre les Français. Cela se voit surtout en Prusse. »

Si les aventures de la famille de Surville sont quelque peu fastidieuses à suivre, la description des caractères des personnages, parfois hauts en couleur, est intéressante.

Enfin, on est tout particulièrement intéressé par la description d'une maison à Beure, "Le Clos", auprès du Doubs, qui rappelle étrangement celle qu'il fera construire prochainement à Blainville:

« La maison avait deux étages, et chacun d'eux offrait quatre chambres et plusieurs petits cabinets; le tout partagé en parties égales, à droite et à gauche, par un escalier, en spirale (sic), qui s'élevait d'un petit péristyle au centre du rez-de-chaussée; ici se trouvaient, d'un côté, une petite antichambre et le salon où nos voyageurs étaient descendus; de l'autre, la salle à manger et la cuisine. »

(*La Famille de Surville*, tome I)

Sur place, à Beure, avec les éléments détaillés fournis par Délorier, on en retrouve l'emplacement. Cependant, la maison décrite n'existe plus.

Plus tard, les rescapés se réfugient dans le pays de Caux :

« [...] de cette ville (Rouen) à Buchy, on ne compte que cinq lieues, et ils demeurent à peu de distance de ce bourg⁸. »

Si Délorier laisse libre cours à son patriotisme, il ne cède pas au culte de l'Empereur. Pour les batailles de Friedland, Wagram, et d'autres bien décrites, il parle du "général en chef".

Il passe rapidement sur les combats en Espagne et en Russie, bien qu'il ait bien connu les seconds. Cependant, l'évocation, même rapide, de la Retraite de Russie est saisissante :

« Son cœur se refuse au récit des maux qu'ils ont soufferts dans les plaines glacées de la Russie : il voit encore les cadavres épars de ses amis frappés par la faim, la rigueur du froid, ou le fer de l'ennemi ; le désespoir des infortunés qui survivent, harcelés de toute part, sans secours, sans abris, presque tous sans armes ; couverts de blessures, aigris par les privations ; fixant d'un œil morne le spectacle horrible de leur défaite et le sol ensanglanté que foulent leurs pas chancelans (sic); accablés de tant de maux, ces malheureux s'arrêtent, appuyés contre un arbre de ces déserts ; ils sont surpris par un vent glacial : leurs regards restent ternes, leurs corps, debout et immobiles, n'offrent plus que des marbres, d'horribles fantômes : l'ennemi même détourne les yeux... »

(*La Famille de Surville*, tome IV)

Les *Contes normands* sont deux petits romans publiés à Rouen en 1834, et disponibles à la Bibliothèque Municipale de Rouen. Aujourd'hui, on qualifierait ces récits de "romans de gare", mais nous sommes en 1834 ! Ils sont un peu rocambolesques, et moralisateurs. L'action se passe en Normandie, au cours des premières années de la Monarchie de Juillet, et ils nous permettent de deviner les sentiments politiques de l'auteur, et les questions soulevées par l'industrialisation naissante.

Le premier ("Les deux orages") se passe à Dieppe. Ce roman est un peu mièvre, et l'on s'étonne qu'il soit l'œuvre d'un soldat. Mais l'époque est à l'exaltation facile, nous sommes en plein romantisme. Les horreurs des guerres napoléoniennes restent marquées dans les esprits qui cherchent à s'en détourner. Délorier

⁸ Il pourrait s'agir de Sainte-Croix-sur-Buchy.

s'intéresse à l'éducation des jeunes, filles et garçons. Il s'attache à illustrer l'importance pour tous d'une instruction réfléchie.

Les dialogues sont ampoulés, peu crédibles, même à deux cents ans de distance. Cependant, ils témoignent d'une solide culture, et d'un art certain pour l'écriture.

Le Capitaine Délorier nous apporte donc un témoignage direct de l'état d'esprit dans lequel se trouvaient nombre de ses contemporains. Ce qui est particulièrement intéressant pour nous, c'est qu'il s'agisse d'un Blainvillais d'adoption, qui décrit ce qu'il observe dans notre région.

L'action du second ("Les deux châtelains"⁹) se déroule encore plus près de nous dans une vallée industrielle de la région rouennaise (vallée du Cailly ?). L'intrigue est sérieusement alambiquée. Elle oppose deux visions du monde, celle de l'aristocratie légitimiste, à celle de la bourgeoisie libérale encouragée par le régime de la Monarchie de Juillet. Délorier s'inquiète des effets du capitalisme naissant sur les conditions de vie des ruraux embauchés dans les industries textiles en plein essor. On sent une personnalité généreuse, qui s'intéresse à sa nouvelle patrie et à ses habitants, des plus humbles aux plus nantis. Il manifeste beaucoup d'intérêt pour les jardins, leurs aménagements "à l'anglaise", et se permet même de faire la publicité pour M. Duclos, un jardinier-paysagiste, qui "mérite de figurer au nombre de nos célébrités normandes".

De nombreuses références à l'actualité émaillent le récit, et sont parfois difficiles à comprendre. Par exemple, le "Juste milieu" correspond au mouvement politique appuyant la Monarchie de Juillet. B.-C. Délorier soutient dans l'ensemble ce régime qui apporte la paix et la prospérité. Toutefois, il exprime des réserves sur les excès du libéralisme ambiant.

« il (lui) trouva trop de propension vers le système de misophilanthropopanutopie de M. Lemesle ¹⁰ »

S'agit-il d'une pointe d'humour, ou d'un sarcasme ? À deux siècles d'écart, il est parfois difficile de saisir le message. D'autant plus que Délorier reste toujours très prudent dans l'expression de ses sentiments politiques.

Bénigne Claude Délorier adhère à la franc-maçonnerie, on en verra des témoignages plus loin, et ses idées politiques, telles que l'on peut les imaginer dans ses écrits, modérées et progressistes, sont dans la tradition des Lumières.

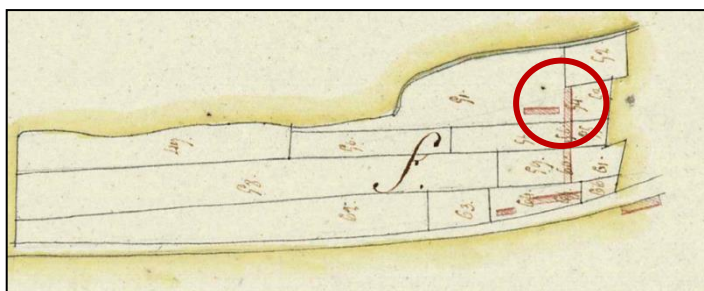
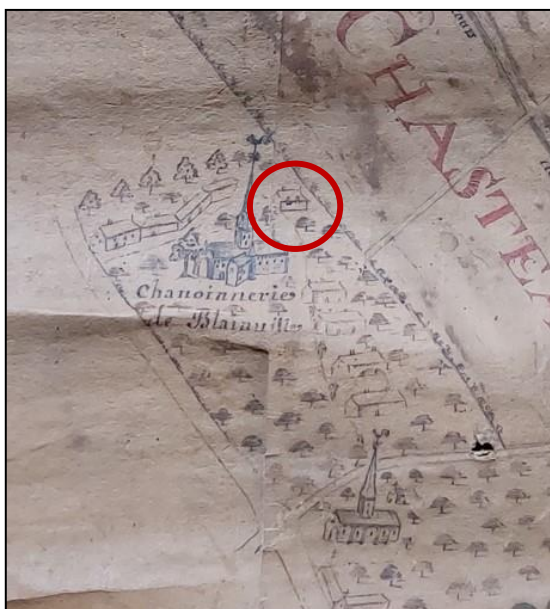
3. Le bâtisseur

Pour se faire construire une maison, en octobre 1826, il acquiert un terrain à Blainville, au lieu-dit "Le Vivier", à quelques mètres au Nord de la Collégiale, fondée par Jean d'Estouteville à la fin du XV^{ème} siècle. Le nom attribué à cet endroit provient d'un petit réseau de sources et cours d'eau, aujourd'hui pratiquement tous taris, et qui devait servir à l'alimentation locale. L'acte de vente, signé devant Maître Piard le 29 octobre 1826, décrit ainsi le terrain : *"Un petit héritage sis en cette Commune de Blainville, proche l'église, borné d'un bout par le terrain qui entoure cette église, servant aujourd'hui de cimetière & ayant toujours été la Cour de la Collégiale du lieu, d'autre bout par les terres de la ferme ? de made Le Bourgeois, un passage entre deux pour la ? de prairie, d'un coté par la prairie de Blainville appartenant à divers & d'autre coté par Madame Ve Chouquet, M. Havé représentant M. Lemoine, consistant en herbager clos & planté, un bois taillis, & jardin avec maison d'habitation & batiments à divers usages ayant une superficie de terrain ??? cinquante six ares soixante onze centiares ??? de Rouen."*

⁹ <https://delorier.wixsite.com/website/les-deux-chatelains>

¹⁰ *Misophilanthropopanutopies* est un recueil d'aphorismes publié en 1833 par Charles Lemesle, et disponible sur Gallica.

Il y avait donc déjà une maison d'habitation. Un relevé du Château et du bourg de Blainville au XVIII^{ème} siècle montre une maison isolée au Nord-Est de la Collégiale. Sur le premier cadastre napoléonien (1807), celle-ci n'apparaît plus, mais on note une maison à l'emplacement actuel. Sur le relevé de 1810, qui est plus précis, elle semble collée à la maison communale voisine. Effectivement on observe encore l'empreinte d'un toit sur le flanc Est de celle-ci¹¹. L'accès à une cave sous le garage actuel pourrait être lié à cette maison. Cette maison a dû subsister quelques années, comme semble l'indiquer le cadastre de 1847 (cf. page 12, l'extrait du plan cadastral de 1845, parcelle n° 5).



Gauche : vue des environs de la Collégiale (vers 1750; Archives Nationales NII/Seine-Maritime; cote CP/N/II/Seine-Maritime/2.) Droite : détail 'f' du cadastre de 1810 ; le Nord est à gauche, la place de l'église à droite). A l'Ouest (en bas), le plan est limité par la route de Crevon (aujourd'hui D98), à l'Est, par le petit ruisseau qui passe derrière l'église.

A cette époque, le terrain entourant la Collégiale, devenue alors église paroissiale, est utilisé comme cimetière. C'est seulement en 1829 que le Conseil Municipal décide de l'acquisition d'un terrain, un peu à l'écart, pour y installer un cimetière en conformité avec les instructions préfectorales¹². Aujourd'hui, autour de la Collégiale, on observe encore deux tombes et un calvaire.

La nouvelle maison est sur un plan rectangulaire (10 mètres x 12 mètres) sur deux étages plus un grenier, sans sous-sol, avec seulement un vide sanitaire (voire le plan du rez-de-chaussée page 41, A.2). Le terrain étant en forte pente, elle repose du côté Est sur un sous-bassement de près de 3 mètres de haut appareillé de gros blocs de grès, provenant sans doute du Château de Blainville. La façade principale de la maison est orientée approximativement vers le Sud¹³.

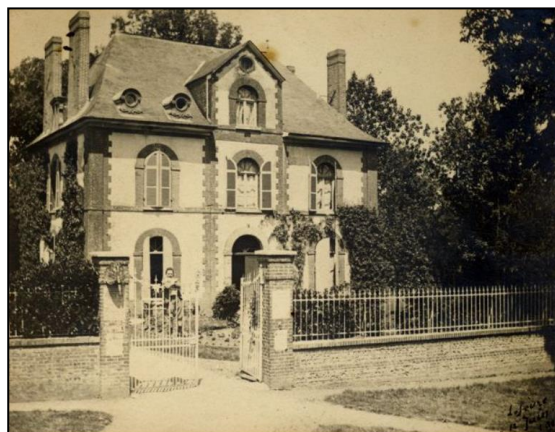
Le visiteur arrive par la place de l'Eglise. Il découvre la façade Sud composée de trois travées rythmées par des ouvertures en plein cintre. La travée centrale se prolonge en toiture par un fronton, couvert d'un toit en bâtière, et percé d'une baie en plein cintre, surmontée d'un oculus. La façade Est est rythmée par quatre embrasures identiques à chaque niveau, celles du premier étage restant aveugles ; du côté Ouest, une

¹¹ <https://delorier.wixsite.com/vieillemaison>

¹² Procès-verbal des délibérations du Conseil Municipal du 10 mars 1829.

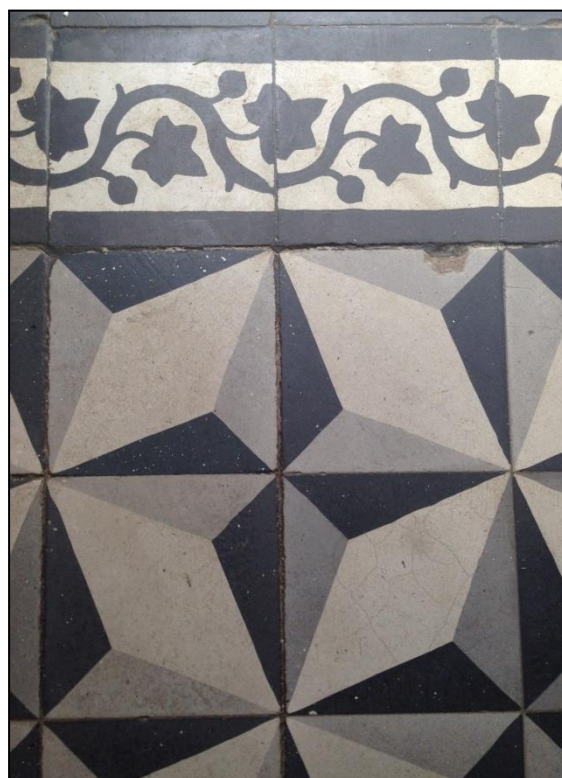
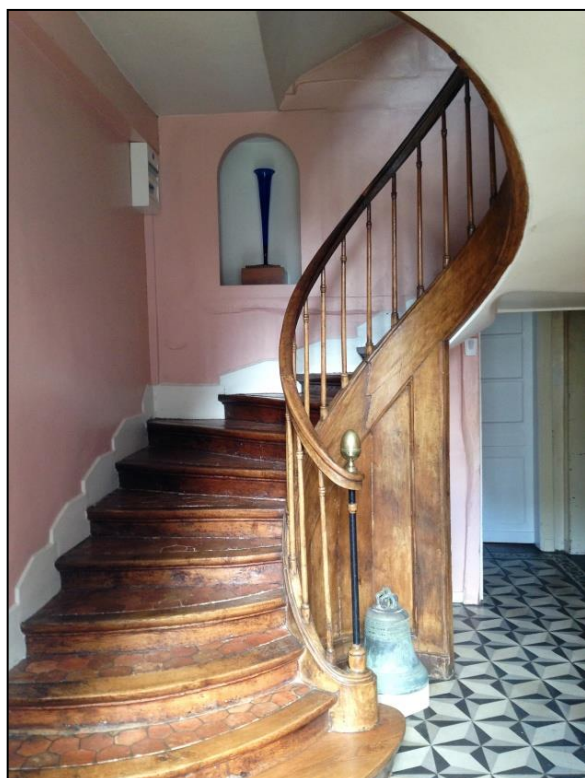
¹³ Curieusement l'axe de la maison est orienté dans la direction du soleil levant au solstice d'hiver, avec un angle d'à peu près 53 degrés par rapport à la direction du Sud. Il s'agit probablement d'un hasard, car sur le plan cadastral de 1847, voir p. 12, l'orientation de l'édifice est la même que pour les maisons voisines (n°1 et 10).

seule ouverture au milieu de chaque étage, et du côté Nord, trois ouvertures aux deux premiers niveaux, et une seule, centrale, au niveau supérieur, dans le toit, symétrique de celle au Sud. Les chaînages sont en "briques de Saint-Jean", de même que les piles en brique placées aux quatre angles de la maison. Le reste des murs extérieurs est en remplissage de mortier et silex, et est recouvert par un enduit enrichi en gravillons (sable de carrière ?) et brique pilée, fournissant une coloration chatoyante au soleil, et légèrement teintée en rose.



Gauche : extrait du plan cadastral (1847) centré sur la Collégiale (en grisé). La Maison du Capitaine Délorier se trouve en haut à gauche, en '4'. L'actuel '4 place de l'Eglise', ancien emplacement de l'Office Notarial, est en '27', et la Mairie d'alors en '1' (grisé).

Droite : la Maison Délorier aux alentours de 1900, vue de la place de l'Eglise; noter les deux oculi dans le toit, remplacés par une lucarne en 1924. (© Association Marcel Duchamp, 2020)



Gauche : Escalier en spirale. **Droite** : Détail du dallage (Entreprise Blyth, Petit-Quevilly, vers 1900).

On accède à l'entrée de la maison par un perron de trois marches au milieu de la façade Sud. L'intérieur est ordonné autour d'un escalier en colimaçon dans une cage carrée de 3 mètres de côté. Cet escalier est une remarquable œuvre de charpente. La montée au premier étage se fait sur trois quarts de tour, et au second, de manière plus accentuée, sur un demi-tour. Les degrés sont approximativement de hauteur régulière, mais la largeur des marches varie, avec notamment dans les angles des espaces plus larges. Elles sont pavées de tomettes hexagonales. Au centre, une rampe d'appui en bois démarre d'une tête en cuivre et suit d'un jet la spirale de l'escalier. Au rez-de-chaussée, trois, et au premier étage, quatre pièces principales occupent les angles de la maison. Chacune est dotée d'une cheminée; quatre de ces cheminées (une au rez-de-chaussée, trois à l'étage) sont encore visibles. Le système de chauffage était complété par un poêle de cuisine, dont il ne reste que le conduit central d'évacuation (voire plus bas).

Au deuxième étage, dans la toiture, sont aménagées des petites pièces, correspondant aux deux avancées déjà mentionnées - l'une au Nord, l'autre au Sud - et des oculi au Sud et à l'Ouest (aujourd'hui disparus). Malgré la relative simplicité de l'organisation générale autour de l'escalier en *spirale* (similaire à l'ancienne maison de Beure), les aménagements intérieurs conduisent à un dédale qui a fait la joie des générations d'enfants qui s'y sont succédé. Les cloisons intérieures sont en bois et torchis. On ne sait rien de la décoration intérieure. Cependant, en 2017, un décapage d'une pièce du rez-de-chaussée a mis en lumière un intéressant décor floral reproduit ci-dessous. Le dallage dans l'entrée, avec un motif en rose des vents (préfigurant le logo de l'OTAN !), semble ancien, mais n'est pas d'origine. En effet, les carreaux-mosaïques apparaissent vers 1860. Le dallage de Blainville a été fourni par l'entreprise Blyth, installée à Petit-Quevilly (dans la banlieue Sud de Rouen), qui était en activité aux alentours des années 1900. Sous l'escalier, on retrouve un simple dallage en pavés vernissés, qui pourrait correspondre à l'état d'origine.



Gauche : décor mural découvert en 2017. **Droite :** détail d'un des bouquets (s'agit-il de fleurs de laurier ?).

L'intérieur du quart Nord-Est de l'édifice a été remanié plusieurs fois et il est difficile de reconstituer l'état original. En observant les structures actuelles et en examinant les documents anciens, on peut inférer qu'à l'origine ce quart Nord-Est était consacré à la vie domestique. Les photographies de l'époque 1900 montrent une entrée sur le côté gauche, manifestement réservée au personnel (voir la reproduction photographique, p. 14). L'accès se faisait par un perron en pierre, comme encore aujourd'hui. Le quart Nord-Est auquel on accédait ainsi devait être divisé en deux parties selon un axe Est-Ouest.

La partie la plus extérieure, au Nord, aujourd'hui réhabilitée en cuisine, devait se prolonger jusque derrière l'escalier où se trouvait le poêle de la cuisine. Ce poêle disposait de son propre conduit d'évacuation. Celui-ci, traversant la maison verticalement, existe toujours aux deux niveaux supérieurs et dans le grenier, mais n'a plus d'évacuation dans le toit. Lors de la création d'une extension vers l'Est en 1931, une chaufferie fut aménagée au sous-sol de cette extension. C'est probablement à cette époque que fut démonté le poêle en céramique dont on conserve encore quelques éléments décoratifs (voir les photographies, p. 14). Cependant, celui-ci a probablement remplacé un poêle plus ancien, datant de l'époque du Capitaine. En effet, si la Maison Pichenot fut fondée en 1833, c'est en 1857 qu'elle fut reprise par Jules Lœbnitz.



Gauche : vue arrière de la Maison Délorier, vers 1900 (© Association Marcel Duchamp, 2020).

Droite : éléments décoratifs subsistant du poêle. Sur la marque de fabrique, on lit : « Maison Pichenot, J. LEBNITZ, Successeur, Rue des trois Bornes, etc. ».

La plaque de fondation, aujourd'hui sur la façade Sud, porte la date de 1827. On y voit aussi deux branches de lauriers (une sorte de rébus pour "*deux lauriers*", étymologie du nom, cf. plus bas §4) entourant un "D" en majuscule cursive (initiale du nom), deux épées croisées, surmontant une croix avec 4 rayons doubles (croix de Légion d'honneur ? Cependant, il faudrait alors 5 rayons doubles¹⁴), et enfin discrètement trois points en triangle, indiquant l'appartenance du constructeur à la franc-maçonnerie. Cette référence, à moins de 50 mètres de la Collégiale Saint-Michel, ne manque pas de piquant. Il faut quand même préciser que cette plaque avait été initialement scellée sur la façade Est de la maison, et que seuls donc les connaisseurs pouvaient en être avisés. Monsieur Délorier, malgré la modération de ses idées, certes progressistes, tenait sans doute à rester prudent (nous sommes à la fin du règne de Charles X).



Gauche : plaque de fondation.

Droite : détail ; remarquer les trois points à droite du D majuscule, pris dans une des deux branches de laurier.

Son portrait, daté de 1826, le montre à l'âge de 40 ans. On sent un notable bien installé. Le visage est bienveillant, les joues brillantes lui donnent un air de bon vivant. Sa maison de Blainville sera bientôt construite. Il semble en bonne santé. Aucune infirmité n'est décelable. Il porte la croix de Légion d'honneur (5 rayons doubles), représentée avec soin. Ce portrait en buste, de bonne facture, est l'œuvre de Bernard

¹⁴ Une autre possibilité serait une Croix de l'Ordre de Saint-Louis, restauré par Louis XVIII, et décernée jusqu'en 1830. Cependant, nous n'avons pas trouvé le Capitaine Délorier dans la liste des récipiendaires.

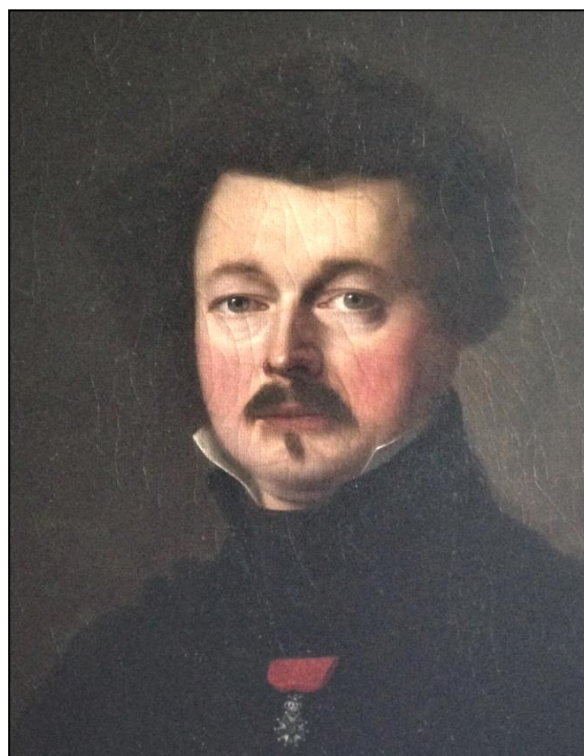
Biget¹⁵, un peintre né à Besançon en 1780, peut-être une connaissance ancienne du Capitaine. Il a bénéficié récemment d'une admirable restauration par Monsieur Pierre Jaillette (Le Neubourg). Le cadre, qui paraît d'origine, avec une frise intérieure en rais-de-cœurs, et une seconde à l'extérieur en faisceau de joncs rubané de feuilles d'acanthé, a lui aussi bénéficié d'une belle restauration par Madame Marie-Pierre Fournier (Darnétal).

La Maison Délorier est probablement achevée en 1828, car dans une délibération du Conseil Municipal (27 juillet 1828), le Capitaine Délorier déclare fixer sa résidence à Blainville-Crevon. En 1835, l'état-civil de Blainville y mentionne le décès, à la date du 2 avril 1835, de Rebecca Del Sotto, née à Londres vers 1777. Celle-ci devait être très aimée des Blainvillais, car la Mairie conserve une épitaphe élogieuse et pleine de reconnaissance, probablement rédigée par Délorier :

Dieu fut sa croyance et son espoir./La raison fut son guide./Et la vertu sa seule règle./

Qui la connut la chérit/Et ne peut l'oublier./3 avril 1835

Sa tombe est toujours visible au cimetière de Blainville (coin Sud-Est, cf. *Le Blainvillais*, décembre 2012). On ne connaît pas le rôle qu'elle a pu jouer auprès du Capitaine Délorier.



Gauche : portrait du Capitaine Délorier par Bernard Biget (1826).

Droite : détail ; noter la croix de Légion d'honneur (cinq rayons doubles).

Bénigne Claude Délorier aménage aussi le jardin, "à l'anglaise". Le plan cadastral de 1847 donne un aperçu de l'agencement. Le reste de la propriété est aménagé avec des plantations de hêtres et de sapins, des allées et petits ponts, peut-être sur un dessin de M. Duclos dont il avait vanté les talents en 1834 dans un de ses *Contes normands*. En 2005, on a dû abattre un magnifique hêtre pourpre. Le comptage des cernes indiqua que cet arbre avait été planté en 1845, du vivant donc du Capitaine Délorier.

¹⁵ Bernard Biget (1780-1855) était un portraitiste dont plusieurs œuvres nous sont parvenues, notamment un portrait de sa tante, Anne Biget, dite Sœur Marthe, conservé au Musée de Fontainebleau.



Gauche : détail du plan cadastral de 1847. La Mairie, à l'époque, se trouvait au numéro 1 (en grisé).

Droite : tombe du Capitaine Délorier au cimetière de Blainville (cliché J.-P. Noël).

Monsieur Délorier s'installe donc à Blainville, probablement sans Madame Délorier. En effet, Madeleine Voitot décèdera à Strasbourg le 26 janvier 1852. Les époux avaient dû refaire leurs vies chacun de son côté, la possibilité de divorcer ayant été supprimée à la Restauration¹⁶.

Le premier recensement de Blainville qui nous soit parvenu date de 1841 (Archives Départementales de la Seine-Maritime, AD76). Celui-ci mentionne dans la maison, outre le Capitaine, Eucharis Désirée Gaillon, née à Buchy en 1798, et Anne Marguerite Gaillon (née en 1771, probablement une tante d'Eucharis), ainsi qu'une domestique, Pélagie Bizet, et un jardinier, Claude Capelle. En 1851, on retrouve le Capitaine et les deux premières, ainsi que Edouard Denise (domestique).

Enfin, peu après le décès de Madeleine Voitot, Bénigne Claude Délorier se remarie le 27 mars 1852 avec Eucharis. Il semble alors en très mauvaise santé. Compte-tenu de son état, l'officier public de l'Etat-Civil (à Blainville, le Maire), se déplace à son domicile, alors que la Mairie est toute proche. Ayant été amputé du bras droit, et étant paralysé au bras gauche, il ne peut signer, et, avec l'autorisation du Procureur de la République, le Maire recueille ses déclarations devant de nombreux témoins. Peu de temps après, le soir du 9 juillet 1852, il s'éteint dans la maison qu'il a fait construire. Il est inhumé le 11 juillet au cimetière de Blainville en présence d'une nombreuse assistance venue lui rendre un dernier hommage. Sa tombe a récemment été identifiée par Jean-Paul Noël, à peu de distance de celle de Rebecca del Sotto.

Le Capitaine a-t-il retrouvé la foi avant de mourir ? Bien que franc-maçon, il n'avait pas fait profession d'athéisme, ni manifesté une opposition nette à la religion :

« Je crois au Dieu qui déteste la guerre :

C'est au vrai Dieu, mes amis que je crois. »

(Chansons d'un invalide, "Le Credo")

Est-ce l'influence d'Eucharis ? Leur mariage a été béni par le curé de Blainville, et il sera inhumé religieusement. Enfin, par acte passé le 18 juin 1853 devant Maître Saint-Requier, Notaire à Blainville-Crevon, Eucharis Gaillon fit l'acquisition d'une concession perpétuelle dans le cimetière de la commune pour la somme de 120 francs.

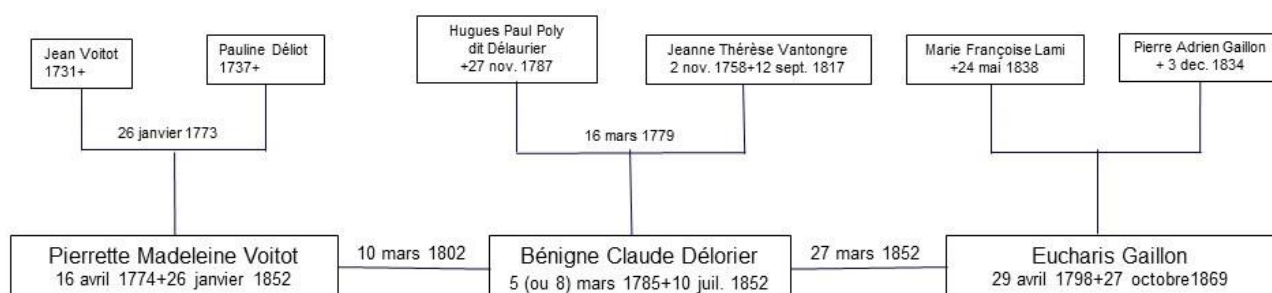
4. L'homme dans la société

On a peu d'éléments sur sa jeunesse. Ses parents se sont mariés à Besançon en 1779. Lui, Hugues Paul Poly dit Délaurier¹⁷, est originaire de Mont-Dauphin. Il a 28 ans, et est soldat dans l'artillerie, stationné à

¹⁶ La loi du 20 septembre 1792 avait instauré le mariage civil, et permettait le divorce.

¹⁷ Plusieurs graphies apparaissent dans les actes (Délaurier, Deslauriers, Délorier, etc...) ce qui entraîne des confusions, et a provoqué des difficultés administratives à Délorier, le surnom étant devenu le nom... Ce surnom aurait été attribué à Paul Poly par le comte de Brabant (Journal de Rouen, 8 octobre 1849).

Besançon. Elle, Jeanne Thérèse Vantongre, est originaire de Besançon. Elle a 21 ans, et se déclare 'illitérée'. Son père est cordonnier. Paul Poly est libéré de ses obligations militaires, et le couple s'installe à Dijon. C'est donc à Dijon que naît Bénigne Claude le 5 mars 1785.



Parenté simplifiée du Capitaine Délorier et de ses deux épouses. Il n'y a pas de descendance connue.

À son baptême (8 mars 1785), il a pour parrain Bénigne Gagneraux¹⁸, un célèbre peintre et dessinateur dijonnais, dont il prend le prénom. Ce prénom, Bénigne, peu courant, est celui du saint évangéliste de la Bourgogne. La cathédrale de Dijon lui est dédiée. Un autre natif de Dijon à porter ce prénom est l'évêque de Meaux, Jacques-Bénigne Bossuet. La famille semble donc bien introduite dans le milieu artistique local, et attachée au catholicisme. Le père, Paul Délorier, est maintenant "modèle de l'académie de cette ville". Ces liens pourraient éclairer les nombreuses et riches références à l'Antiquité, et à la mythologie, qui émaillent les chansons et les récits de Délorier. Malheureusement, Paul Délorier meurt le 27 novembre 1787, alors que son fils n'a que deux ans, et la famille retourne s'installer à Besançon.

Les temps sont difficiles, à la crise économique qui précède la Révolution suivent les privations et l'insécurité entraînées par l'effort de guerre, et que plus tard Délorier décrira dans *La Famille de Surville*. Thérèse Vantongre travaille comme repasseuse. Etant illettrée, elle doit probablement envoyer son fils dans des écoles pour qu'il y reçoive son instruction. On imagine donc ses efforts pour y parvenir. Après un second mariage en 1793, malheureux, Thérèse divorce, et se remarie en 1798. La confrérie des cordonniers l'encadre et la soutient dans ses difficultés. C'est dans cet environnement que Bénigne Claude grandit à Besançon, s'instruit, et forme son caractère.

Il se marie à 17 ans avec Pierrette Madeleine Voittot, de 11 ans son aînée. À son mariage il se présente comme "artiste dramatique". Il n'est donc pas dénué d'instruction. Pourquoi s'engage-t-il alors en 1805, au lendemain d'Austerlitz, comme simple soldat ? Madeleine Voittot devait avoir des revenus ; en 1852, elle meurt à son domicile, sans profession. Sa mère, Pauline Déliot, était issue d'une importante famille bisontine.

La vie de militaire est faite de combats, mais aussi de stationnement en garnison. Délorier nous décrit une vie mondaine, à peine croyable, où les soldats français, tout au moins les officiers, sont admirablement reçus par la société locale. Il est vrai cependant que les Bavares et les Polonais, à cette époque, étaient alliés de la France. Est-il comme le jeune Charles de son roman historique, impétueux et irresponsable, ou comme l'honorable Saint-Paul, gentleman, ou le brave Knopf, fidèle à ses serments ? Ou bien encore, est-il sincèrement épris comme Henri Beyle, officier de cavalerie ayant participé aux guerres napoléoniennes, qui par amour pour une jeune Allemande prendra le nom de Stendhal ? Les détails qu'il fournit dans son roman historique sont-ils basés sur son expérience personnelle ? Quoi qu'il en soit, rentré en France, démobilisé, il ne retourne pas à Besançon auprès de sa femme, et c'est à Paris qu'il s'installe.

¹⁸ Bénigne Gagneraux est un peintre néo-classique, né à Dijon (1756) et mort à Florence (1795).

Il ne semble pas avoir eu de difficulté majeure pour se réintégrer dans la société. Il prête serment au Roi. Comme demi-solde, Chevalier de la Légion d'honneur, il doit avoir des ressources. Sont-elles suffisantes ? Ses écrits pourraient avoir contribué à ses revenus. On sait aussi qu'il a collaboré, avec son ami de Fontenay, à des vaudevilles. Il connaît le milieu de l'édition, comprend l'intérêt de l'invention d'Aloys Senefelder, qu'il fait intervenir pour illustrer *La Famille de Surville*. Plus tard, en 1846, pour la 3^{ème} édition des *Chansons d'un invalide*, il obtient la collaboration d'Hippolyte Bellangé, Conservateur du Musée des Beaux-Arts de Rouen, et connu pour ses gravures. Cet intérêt pour la lithographie se trouve confirmé par la présence dans la maison d'une pierre lithographique représentant le général Rome (voir plus haut, page 6) et que nous lui devons certainement. Enfin, on mentionnera que le Capitaine Délorier a contribué à la souscription pour le monument élevé à la mémoire du graveur-dessinateur normand Eustache-Hyacinthe Langlois¹⁹.

Ses débuts comme artiste dramatique ont dû alimenter son imagination romanesque, lui faire acquérir une facilité pour l'écriture, et une inclination pour les dialogues théâtraux. On comprend qu'il lise beaucoup et qu'à la différence de la plupart de ses compagnons d'armes, issus des armées révolutionnaires, il s'intéresse à l'Histoire et aux Arts.

À Rouen, il est Capitaine dans la Garde Nationale, ce qui, pour un invalide revendiqué, paraît essentiellement honorifique. Son appartenance comme chef de bataillon de la circonscription de Blainville-Crevon est encore attestée en 1846²⁰. En août 2017, on a retrouvé dans le grenier de la Maison Délorier des épaulettes de Capitaine de la Garde Nationale. Sans certitude sur leur origine, on peut néanmoins supposer qu'elles ont appartenu au Capitaine Délorier, car la vente de la Maison Délorier par sa veuve en 1858 était accompagnée d'une partie du mobilier. Le Capitaine devait aimer le décorum.



Gauche : épaulettes de capitaine d'infanterie légère, capitaine de garde nationale (1847), retrouvées en 2017.

Droite : Bernard Biget, « Madame Délorier », 1826.

On connaît un peu son activité dans la franc-maçonnerie à Paris. Son appartenance est attestée en 1818, mais il devait vraisemblablement y avoir adhéré déjà sous l'Empire, comme beaucoup d'officiers. A Paris, de 1820 à 1826, il est le Vénérable de la Loge de la Rose du Parfait Silence²¹. Ainsi, le 24 janvier 1826: "**Le Très éclairé Frère Deslauriers, Vénérable siège à l'Est sous le dais symbolique et dirige l'atelier.**" Par la suite, et sans doute pour des raisons de divergence politique, il est conduit à s'affilier à la Loge de la Clémentine

¹⁹ Journal de Rouen, 22 mars 1840.

²⁰ Journal de Rouen, 31 mars 1846.

²¹ André Combes, « Histoire de la Loge de la Rose du Parfait Silence », Grand Orient de France, 2021

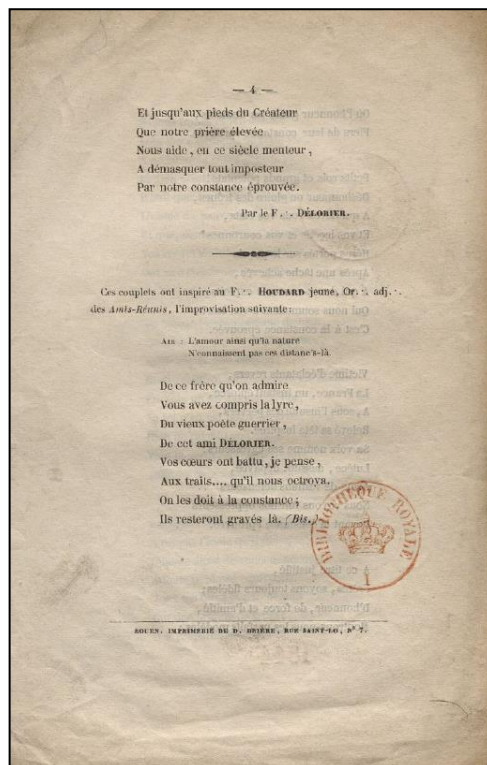
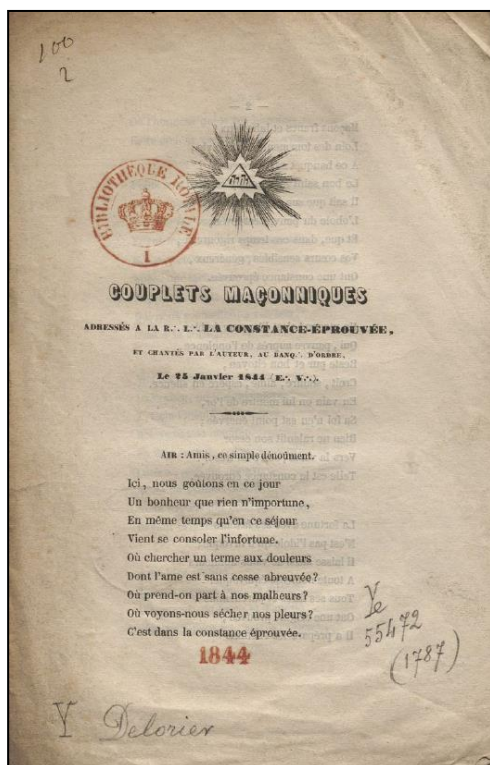
Amitié le 19 décembre 1826²². Après son installation à Blainville, il en restera membre d'honneur. La croix à quatre branches sur la plaque de fondation pourrait ainsi indiquer un haut grade maçonnique.

Ensuite, on sait peu de choses de son activité dans la franc-maçonnerie. Il écrit des couplets adressés à la Loge de la Parfaite-Egalité et à la Respectable Loge de la Constance-Eprouvée à Rouen, qui furent publiés en 1844. Les seconds furent chantés, par l'auteur lui-même, lors d'un banquet d'ordre, le 25 janvier 1844 (*Ere Vulgaire...*). On peut en déduire raisonnablement qu'il appartenait alors à cette loge, mais son nom n'apparaît pas dans les listes de frères disponibles à Rouen.

Il est aussi membre de la Société Libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure (dès 1836), émanation de la franc-maçonnerie, et membre correspondant de la Commission Départementale des Antiquités (CDA) de la Seine-Inférieure. Une de ses interventions (séance du 21 décembre 1832) est particulièrement savoureuse :

"Je suis très flatté du choix que vous voulez bien faire de moi dans ce pays pour seconder vos savantes explorations; mais, hélas ! le vandalisme des habitants de ce bourg ne me laisse que le regret de ne pouvoir même vous offrir la description fidèle des statues sur lesquelles vous me demandez des renseignements; il en existait deux, en effet: l'une d'homme, revêtu de l'armure des chevaliers chrétiens au XIII^e ou XIV^e siècle, la tête découverte; l'autre, de femme en costume de châtelaine, de la même époque. etc..."

S'en suit une description détaillée, avec de solides précisions historiques sur la famille Mauquenchy, à laquelle les gisants appartenaient, et le toponyme de Blainville, qui, au Moyen-Age, évoquait Belain, ou Mouton, surnom qui fût donné aux seigneurs du lieu ("Mouton, sire de Blainville" (et Moutonnet pour le fils du Maréchal de Blainville !); pour plus de précisions, se référer à la très belle publication citée en note 1).



Couplets maçonniques adressés à la Respectable Loge La Constance-Eprouvée (BnF).

Gauche : page de titre.

Droite : dernière page ; noter que, exceptionnellement, Délorier signe ici de son nom.

En 1831, il est élu au Conseil Municipal de Blainville-Crevon²³. On peut aussi relever qu'il participait déjà à certaines délibérations du Conseil, en tant que propriétaire « haut cotisé », par exemple lorsqu'il fallut

²² Respectable Loge de la Clémentine Amitié, Orient de Paris. Grand Orient de France.

²³ Procès-verbal des délibérations du Conseil Municipal du 16 octobre 1831.

financer l'achat d'un terrain pour le nouveau cimetière, ou pour réparer l'église (voutes et clocher), ou enfin pour des travaux dans le presbytère²⁴.

Comme la plupart de ses contemporains il finit par céder au mythe napoléonien. On observe cette évolution dans les versions successives de ses recueils de Chansons. Napoléon, mort à Sainte-Hélène, n'est plus l'usurpateur, mais un mythe national que le pouvoir tente de récupérer. En 1844, il publiera même sous forme de vers une relation du passage des cendres de Napoléon au Val de la Haye²⁵, escale sur la Seine en aval de Rouen, qui fut publiée dans le Journal de Rouen (16 août 1844). Sous la Seconde République, il soutient les banquets patriotiques auxquels son état de santé ne lui permet malheureusement plus de participer²⁶

Lors de son second mariage en mars 1852, quatre témoins signent le registre de l'Etat-Civil :

« Jean Baptiste Léonard Daligé Fontenay, Comte de Saint Cyran âgé de soixante six ans, rentier...

Théodore Lefébure âgé de cinquante quatre ans, négociant en vins, ...

Le Comte Louis Edmond de Beauvais âgé de quarante deux ans, propriétaire ...

Louis François Victor Gaillon âgé de vingt deux ans, graveur ..., neveu de la future, ... »

Le titre de Comte de Beauvais est surprenant : depuis le Moyen Age, ce sont les évêques de Beauvais qui portent ce titre... Par contre, le titre de "Comte de Saint Cyran" est prestigieux. On connaît bien un Jean-Baptiste Léonard Alexis Daligé de Fontenay, peintre paysagiste, qui a œuvré en Normandie (Les Andelys, Etretat, ...), mais il est né en 1813 et ne peut donc avoir 66 ans en 1852. On est moins surpris par Théodore Lefebure, négociant en vins à Rouen (dans son Roman et ses Chansons, Délorier célèbre le vin et la bonne chère), et par Victor Gaillon, graveur à Paris, neveu d'Eucharis. Eucharis elle-même y apparaît comme rentière demeurant à Blainville. Son père, Pierre Gaillon, était chapelier à Buchy.

Quelques mois plus tard, en juillet, pour son enterrement, une nombreuse assistance s'est déplacée. La disparition de l'Invalide a fait la une du Journal de Rouen (prédécesseur de l'actuel *Paris-Normandie*), et son inhumation y est relatée en détail. L'Invalide était bien connu et très apprécié dans sa région d'adoption.

5. Le legs

Nous ne connaissons pas d'enfants au Capitaine Délorier. C'est sa jeune veuve qui reprend la maison. Elle la garde quelques années, puis la vend en 1858 à Monsieur et Madame Provost-Godefroy.

On sait peu de chose de la famille Provost-Godefroy. Pierre Provost est originaire du pays d'Auge, et Louise Godefroy, du Havre. Ils se sont mariés à Rouen le 3 avril 1841. Monsieur Provost est alors courtier à Elbeuf, et Madame Godefroy, "maitresse brodeuse" à Rouen. Monsieur et Madame Provost-Godefroy acquièrent donc la Maison Délorier le 1^{er} décembre 1858, d'Eucharis Gaillon, veuve du Capitaine. Celle-ci, probablement atteinte de cécité, se réserve une chambre. Dans le recensement de 1861 (AD76), elle y est mentionnée "aveugle depuis quelques années".

Par la suite, en août 1865, Eucharis renonce à cette chambre et s'installe dans une autre maison du bourg, où elle meurt le 27 octobre 1869. On conserve un portrait dit de "Madame Délorier", une dame élégante, sûre d'elle. Le tableau est de mêmes dimensions que celui du Capitaine, et son cadre similaire. Un examen soigneux de l'œuvre par Monsieur Pierre Jaillette a permis de retrouver les date et signature, 1826 et Biget, comme pour celui du Capitaine Délorier. De qui le portrait est-il donc ? Il est peu plausible qu'il s'agisse de Madeleine Voitot, puisque leur séparation date vraisemblablement de 1805. Il est de même improbable qu'il s'agisse d'Eucharis Gaillon, ce que nous avons cru jusqu'à maintenant, puisqu'en 1826 le Capitaine Délorier ne s'était pas encore installé à Blainville. Par ailleurs Eucharis aurait eu 28 ans en 1826, ce qui ne semble pas correspondre aux traits du visage. Enfin, à son départ de la maison, elle n'emporte pas ce

²⁴ Procès-verbal des délibérations du Conseil Municipal du 10 mars 1829.

²⁵ En décembre 1840, la dépouille de Napoléon, en provenance de l'île de Sainte-Hélène, y avait été transbordée dans un navire plus petit.

²⁶ Journal de Rouen, 16 août 1850.

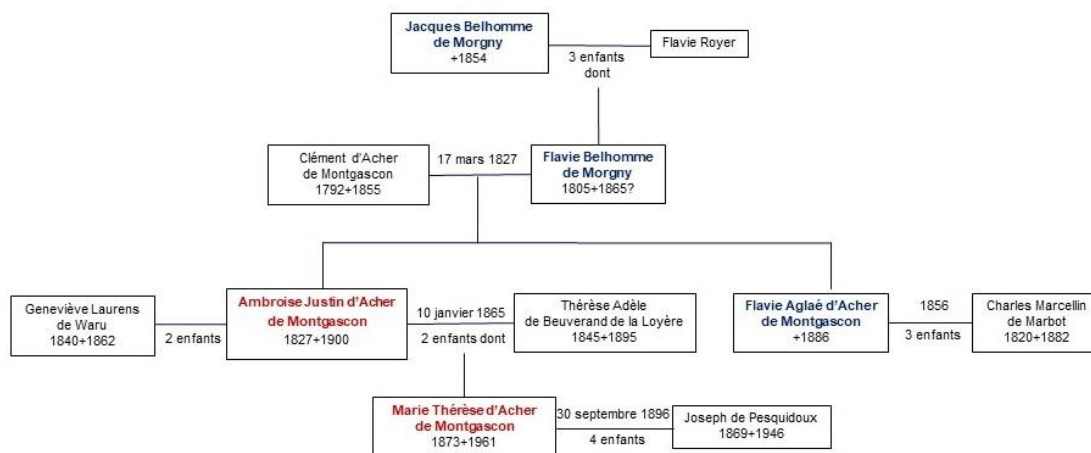
portrait. Sans certitude, on peut envisager qu'il puisse s'agir de Rebecca del Sotto. Celle-ci aurait eu 49 ans en 1826.

Pendant la guerre avec la Prusse, les uhlands passent à Blainville, mais ne semblent pas y avoir stationné. Monsieur Provost meurt à son domicile à Blainville, âgé de 69 ans, le 1er mai 1877. La maison est alors vendue par sa veuve le 19 juillet 1877 à Monsieur d'Acher de Montgascon. Cependant, Madame Godefroy reste à Blainville dans une autre maison du bourg, où elle meurt, à 80 ans, le 7 juillet 1893.

Ambroise Justin d'Acher, baron de Montgascon, était le fils de Flavie Belhomme de Morgny qui avait hérité en 1854 du Château de Mondétour, à trois kilomètres de Blainville. On peut supposer qu'Ambroise Justin avait séjourné à Mondétour pendant son enfance, et qu'il souhaita conserver une attache à proximité de sa sœur après que celle-ci eut repris le château. Monsieur d'Acher de Montgascon était diplomate. Il devait aimer les honneurs. En effet, outre le titre de Chevalier de l'Ordre Impérial de Légion d'honneur (avéré²⁷), il se revendiquait aussi "commandeur de l'Ordre Grand Ducal du Lion de Lähringen (Bade), chevalier des ordres royaux de François premier et des Saints Maurice et Lazare (Italie)"²⁸ !

En 1873, lors de la naissance de sa fille, Marie-Thérèse, il est premier secrétaire d'Ambassade de France à Berlin. Enfin, il fut ministre plénipotentiaire de France au Monténégro, à une époque tourmentée de l'histoire de ce petit pays, dont l'indépendance ne fut reconnue par la Turquie qu'en 1878 au Congrès de Berlin.

Les nouveaux propriétaires sont parisiens et résident peu à Blainville, probablement seulement à la belle saison. Le recensement de 1881 n'y fait apparaître personne (AD76). La maison est donc louée à partir de 1885 à Eugène Duchamp, qui vient d'être nommé Notaire à Blainville. Néanmoins, les propriétaires se sont réservé la chambre au coin Nord-Est du premier étage, pour, d'après ce que dit la tradition, y loger une fois par an lorsqu'ils venaient percevoir le loyer. Cette réserve sera maintenue jusqu'en 1912. Dans cette chambre se trouvait un trumeau, d'inspiration maçonnique et représentant la plantation d'un arbre de la Liberté en 1792. On y voit, sur le devant, les villageois qui s'activent à cette installation, et en second plan, une église et un château relié par un pont, allégorie des Trois Ordres avec le Tiers état prenant le pas sur les deux autres. Ce trumeau, d'influence maçonnique, est probablement d'origine.



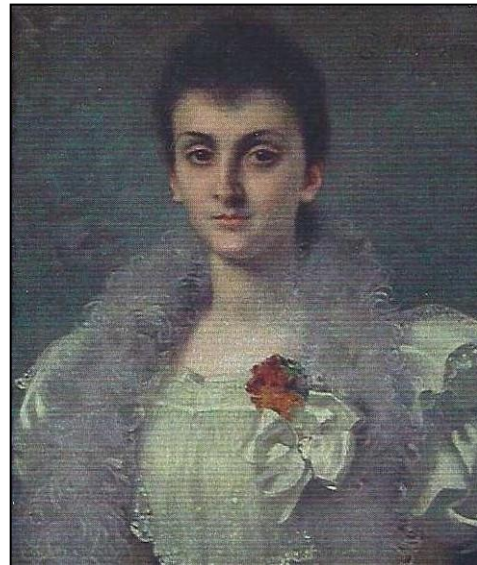
Relations de parenté entre les propriétaires du Château de Mondétour (en bleu),
et ceux de la Maison Délorier (en rouge).

Note : Monsieur d'Acher de Montgascon achète la maison de Blainville en 1877 ;
en 1896, il la donne à sa fille, Marie-Thérèse, qui la vend en 1924.

²⁷ LH : cote LH/1919/52.

²⁸ acte de mariage de Prosper Frédéric Leprêtre et de Constance Maria Gueroult, le 8 août 1865 à Morgny-la-Pommeraye (AD76).

Finalement, Monsieur d'Acher de Montgascon donne la Maison Délorier à sa fille, Marie-Thérèse, à l'occasion de son mariage en 1896 avec Joseph de Pesquidoux²⁹. Les conditions d'occupation de la maison demeurent les mêmes. Il meurt à Paris le 12 octobre 1900, âgé de soixante-treize ans.



Gauche : portrait de Monsieur d'Acher de Montgascon.

Droite : Marie-Thérèse d'Acher de Montgascon (cliché : Renaud de Pesquidoux).



Truquet dans la "Chambre Verte" représentant la plantation d'un arbre de la Liberté (époque révolutionnaire ; cliché : Camille Le Bertre).

²⁹ Joseph Dubosc de Pesquidoux (1869-1946), homme de lettres connu pour ses œuvres célébrant la nature et la ruralité (Académie Française 1936).

Eugène Duchamp (1848-1925)

Un notable éclairé

Justin Isidore, dit "Eugène", Duchamp est né le 16 février 1848 à Massiac (Cantal). Ses parents tiennent un café, et l'élèvent dans la tradition républicaine.

Il se marie avec Lucie Nicolle le 15 septembre 1874, à Rouen. Le couple s'installe à Damville, dans l'Eure, où Eugène est Receveur de l'Enregistrement. Ils ont deux enfants, Gaston (qui prendra le nom de Jacques Villon) et Raymond (Raymond Duchamp-Villon), tous deux nés à Damville, en 1875 et 1876. Ils ont aussi une fille, Jeanne Madeleine, née le 24 juin 1883 à Cany, près de Dieppe, où Eugène Duchamp avait été muté. Le père de Lucie, Emile Nicolle (1830-1894), est courtier sur le port de Rouen. Les affaires lui ont réussi, et il peut aider son gendre à reprendre la charge de Notaire à Blainville lorsqu'elle se libère. Il se retire assez jeune, en 1874 (il a 44 ans !), pour se consacrer à sa passion, le dessin et la gravure sur cuivre. Il est célèbre pour ses gravures de monuments rouennais, dont beaucoup ont malheureusement disparu³⁰.



Gauche : Emile Nicolle, *Blainville*, le 15 août 1885 (cliché F. Lespinasse). On a ici la première représentation connue de la Maison Délorier (à droite, vue de l'Est). **Droite** : Eugène Duchamp, le samedi 8 août 1874, quelques jours avant son mariage (cliché conservé à la Bibliothèque Municipale de Rouen).

1. L'arrivée à Blainville

Le Notaire de Blainville³¹, Maître Savary, meurt brutalement à l'âge de trente-deux ans, chez lui, au 4, place de l'Eglise, actuel (i.e. en '27' sur le plan cadastral reproduit page 12), le 15 août 1883. Il avait été nommé le 23 décembre 1876. La rumeur a circulé que celui-ci aurait été empoisonné par sa femme. En effet, Madame Savary se remarie trois ans plus tard, à Rouen, le 20 juillet 1886, avec le Principal Clerc de feu son mari...

Eugène Duchamp est nommé le 8 décembre 1883. Il s'installe donc au 4, place de l'Eglise (actuel). Est-il mal à l'aise? La famille se trouve probablement à l'étroit dans une maison qu'elle doit partager avec les parents de Madame Savary. Quoi qu'il en soit, à partir de 1885 il loue la Maison Délorier, située de l'autre côté de l'Eglise, à Monsieur d'Acher de Montgascon. Sans doute celui-ci ne devait plus y trouver d'intérêt. Cependant, comme précisé plus haut (page 21), le propriétaire se réserve l'usage d'une chambre, au coin Nord-Est du premier étage : la «Chambre Verte», fermée à clef, et ainsi entourée d'un mystère qui excitera l'imagination des enfants.

³⁰ Voir « Emile Nicolle », par François Lespinasse, GEDA, 1998.

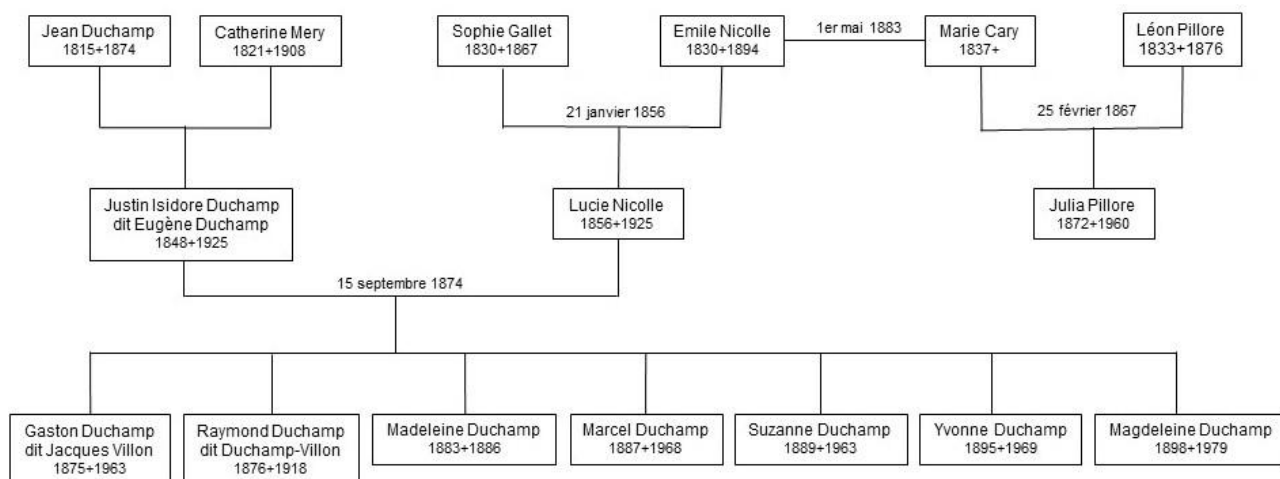
³¹ L'office notarial de Blainville a été créé le 12 mars 1817. Le premier acte fut reçu par Maître Sevin le 23 mai 1817.

Les Duchamp déménagent donc avec leurs trois enfants. L'Office Notarial est lui aussi déplacé, et installé dans la moitié Ouest du rez-de-chaussée. Une porte au milieu de la façade Ouest permettait de séparer l'accès aux bureaux de celui de l'habitation, du côté Sud.

2. La vie dans la Maison Délorier

La famille se plaît beaucoup à Blainville. Maître Duchamp s'intéresse à la vie locale, et il est élu au Conseil Municipal. Malheureusement, un drame endeuille rapidement la famille. La petite Jeanne Madeleine meurt à l'âge de trois ans et demi, le 29 décembre 1886 à Blainville. Lucie attend un enfant, Marcel, qui naîtra quelques mois plus tard, le 28 juillet 1887, dans la maison familiale. Le drame qui a précédé sa naissance placera le jeune enfant dans une situation particulière au milieu de sa fratrie, et éclaire l'attention particulière dont il sera l'objet de la part de ses proches. Bien des années plus tard, s'intéressant au changement de genre, il utilisera le pseudonyme Rose Sélavy, dont l'interprétation est multiple³². Enfin, la Maison Délorier voit les naissances des trois sœurs, Suzanne (1889), Yvonne (1895), et Magdeleine (1898).

Les enfants vont à l'école du village. En 1886, Gaston et Raymond Duchamp sont sélectionnés pour recevoir le prix Bérat³³, mais, à la demande de leur père, déjà membre du Conseil Municipal, d'autres enfants, de familles plus modestes, leurs seront préférés (délibération du 12 août 1886). Il y a quelques années, plusieurs Blainvillaises se rappelaient avoir été en classe avec les sœurs Duchamp, Yvonne et Magdeleine. Il est très vraisemblable que, de même, Marcel et Suzanne fréquentèrent aussi l'école communale.



Généalogie simplifiée de la famille Duchamp, en relation avec Blainville-Crevon.

Note: Léon Pillore et Sophie Gallet étaient aussi cousins germains.

Le grand-père, Emile Nicolle, qui a déjà pris sa retraite, vient souvent à Blainville. Après le décès de sa première femme, Sophie Gallet, il s'était remarié avec Marie Cary, dont la fille, Julia Pillore³⁴, deviendra la marraine de Marcel. Un très beau dessin d'Emile Nicolle, conservé dans les réserves du Musée des Beaux-Arts de Rouen, représente "Julia Pillore au piano" (voir ci-dessous page 26). Il peint et dessine le jardin et les environs, et transmet aux aînés sa passion pour le dessin, la peinture, et la gravure. Pensionnaires au

³² Il utilisera ensuite "Rose Sélavy", brouillant ainsi les pistes.

³³ Le philanthrope Charles-Antoine Bérat, qui avait sa demeure aux Maillomets, légua une somme importante à la commune de Blainville-Crevon pour récompenser chaque année les écoliers les plus méritants.

³⁴ Julia Pillore (1872-1960) critique d'art et poète, qui utilisa souvent le pseudonyme Léon de Saint-Valéry. Julia et Lucie étaient cousines issues de germains.

lycée de Rouen, ils se rendent le dimanche chez leur grand-père. Leur mère, Lucie, peint et a aussi contribué à cette passion chez les plus jeunes, Marcel et Suzanne. Les cuivres d'Emile Nicolle sont conservés à la chalcographie du Louvre à laquelle ils ont été cédés par Jacques Villon en 1931. Certaines de ces gravures représentent donc le jardin de la Maison Délorier, à cette époque, ainsi que les environs de Blainville.

Les photographies de l'époque nous livrent l'image d'une famille unie et chaleureuse, par exemple dans le cliché reproduit ci-dessous, où trois générations se côtoient familièrement. La scène tourne autour d'un jeu de cartes qui concentre l'attention de presque tous les participants. Seuls Fortuné Guilbert et Clémence Lebourg regardent l'objectif, alors qu'Eugène, d'un œil scrutateur, fixe son fils aîné. Fortuné devait être le quatrième joueur, mais pour la photo, il prend la pose derrière son partenaire. Les époux Guilbert étaient des amis proches des Duchamp. Clémence, pendant longtemps employée de maison, était devenue membre de la famille.



Une partie de cartes en famille [Sainte-Adresse, vers 1895].

A partir de la droite, assis, en tournant autour de la table: Madame Duchamp (Catherine Mery, mère d'Eugène), Ketty Guilbert (Catherine Nicolle, sœur de Lucie avait épousé Fortuné Guilbert en 1888), Raymond (Duchamp-Villon), avec appuyée sur son épaule sa sœur Suzanne, Eugène Duchamp, Clémence (Lebourg), Lucie, qui tient Yvonne dans ses bras, et enfin Gaston (Jacques Villon). Derrière Eugène, Fortuné Guilbert, et à sa droite Marcel Duchamp. (© Association Marcel Duchamp, 2020)

La maison ne devait pas être trop grande pour une famille nombreuse, surtout lors des visites des grands-parents. L'Office Notarial occupait la moitié Ouest du rez-de-chaussée, et la Chambre Verte restait fermée à clef. Cependant, les deux aînés étaient pensionnaires à Rouen, et ne venaient que pour les vacances. Les filles, nées à Blainville étaient relativement jeunes. Marcel, lui aussi, ira étudier à Rouen.

En 1891, outre les membres de la famille, Eugène, Lucie, Marcel et Suzanne, le recensement (AD76) indique que deux domestiques, Clémence Lebourg et Augustine Viel, vivent aussi à demeure.

Les garçons aînés abandonnent leurs études pour se consacrer à l'Art. Le père de famille est déçu, mais ne fait pas d'obstacle à la vocation de ses enfants, à qui il versera une pension alimentaire. Plus tard le cadet, Marcel rejoindra ses frères à Paris, et bénéficiera de la même générosité paternelle. Mais Eugène prévient, ces sommes devront être déduites de leur héritage ! On imagine bien le professionnel rigoureux, et l'homme aux idées avancées, qui ne souhaite pas que ses filles soient lésées.



Gauche : Emile Nicolle, *Maître Duchamp dans son jardin à Blainville*³⁵. **Droite :** Emile Nicolle, *Julia Pillore au piano* (19 mai 1882 ; voir aussi " Emile Nicolle " par François Lespinasse, GEDA, 1998, page 40 ; Musée des Beaux-Arts de Rouen, Inventaire AG.1978.2.71 ; cliché F. Lespinasse).

On peut s'étonner de ce libéralisme. En fait, la bourgeoisie rouennaise semble avoir été relativement ouverte aux Arts. Peut-être l'influence de François Depeaux³⁶, aussi sans doute la présence d'un Musée des Beaux-Arts richement doté. Des expositions étaient organisées régulièrement, notamment à la célèbre Galerie Legrip, proche de la rue de la République. Les frères Duchamp y exposeront à plusieurs reprises.

Marcel entre au Lycée de Rouen en 1897. Il est alors pensionnaire à l'Ecole Bossuet (son grand-père est mort en 1894). Particulièrement précoce, en 1902, à 15 ans, il passera son baccalauréat au Lycée de Rouen où il aura eu comme condisciples Pierre Dumont et Robert Pinchon³⁷. Si les garçons sont envoyés faire leurs études à Rouen, puis Paris, les filles demeurent à Blainville où elles fréquentent l'école communale.

³⁵ Il est possible qu'il y ait eu une confusion entre Blainville et Damville.

³⁶ François Depeaux (1853-1920), industriel et mécène rouennais, surnommé "le Charbonnier".

³⁷ Pierre Dumont (1884-1936), Robert-Antoine Pinchon (1886-1943), peintres post-impressionnistes de l'Ecole de Rouen.

Pendant les périodes de vacances, les garçons s'exercent à Blainville. De cette époque, on conserve ainsi un tableau de l'aîné, qui se fera bientôt connaître sous le nom de Jacques Villon, et plusieurs tableaux de Marcel Duchamp (voir §3, ci-dessous).

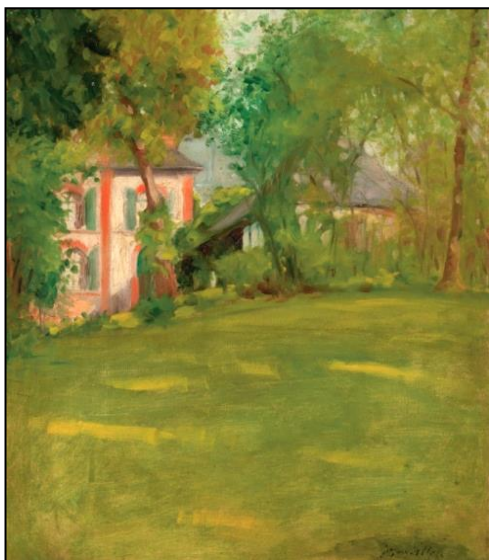
La Maison Délorier est donnée par son père à Madame de Pesquidoux, à l'occasion de son mariage, le 25 septembre 1896. Les conditions de location sont inchangées. La Chambre Verte reste fermée à clef !

Enfin, Eugène Duchamp prend sa retraite en 1905, et s'installe rue Jeanne d'Arc à Rouen. Suzanne, qui manifeste des facilités pour la peinture, ira suivre les cours à l'Ecole des Beaux-Arts. Les enfants, une fois dispersés, rendront régulièrement visite à leurs parents. Ils resteront aussi très attachés à la maison où ils ont passé leur enfance, et se rendront très souvent en pèlerinage à Blainville. Jacques Villon faisait aussi de fréquentes visites à son ami, et peintre, Eugène Tirvert (voir ci-dessous, page 35), qui s'était installé non loin dans le bourg de Blainville.

Maître Champallou est alors nommé Notaire à Blainville. Il semble que sa gestion des affaires, bien différente de celle d'Eugène Duchamp, ait laissé à désirer. C'est à cette époque, entre 1902 et 1912, qu'une extension fut ajoutée du côté Nord, permettant le réaménagement de la cuisine.

3. Les débuts à Blainville de Jacques et Marcel

La Maison Délorier et son jardin ont été représentés par de nombreux peintres, à commencer par Jacques Villon qui la représente vue du Nord en 1898 (ci-dessous, à gauche). Après son installation à Paris et l'abandon de ses études de droit, il revenait à Blainville voir sa famille, et y exerçait ses talents de dessinateur, tel dans cette admirable gravure de 1904 représentant une partie d'échecs entre son frère, Marcel, et sa sœur, Suzanne.



Jacques Villon. Gauche : la maison familiale, 1898 ; on remarquera le bâtiment sur la droite qui figure sur le cadastre de 1847 en '3' (page 16), et qui fut détruit plus tard.

Droite : "La Partie d'échecs", pointe sèche, 1904 (Museum of Modern Art, New York).

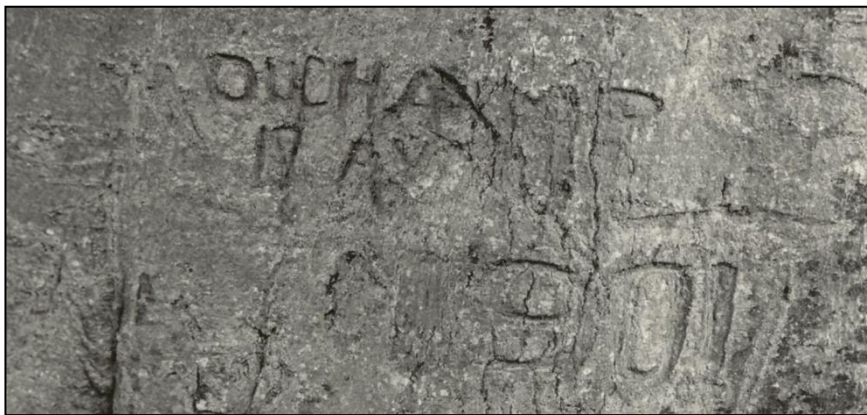
(© Association Duchamp Villon Crotti)

A propos de cette gravure, Villon dira ironiquement : "*Marcel joue aux échecs avec acharnement dans l'espoir de connaître un jour le développement entier de la partie dès le premier mouvement.*"³⁸

³⁸ cité dans "Jacques Villon. Les estampes et les illustrations", Colette de Ginestet et Catherine Pouillon, Arts et Métiers Graphiques, 1979 (page 58)

Un des premiers tableaux qui nous soit parvenu de Marcel Duchamp, aujourd'hui au Philadelphia Museum of Art, montre la maison vue du fond du jardin³⁹, donc aussi depuis le Nord, dans un environnement boisé (1902, il a donc 15 ans !). Dans le fond on aperçoit le clocher de l'église. Le point de vue est quasiment le même que pour le tableau de son frère aîné, mais le cadrage vertical montre le clocher de l'église au travers d'une trouée dans une végétation exubérante, ce qui ajoute une dimension mystérieuse au travail, déjà fort abouti, du cadet. Deux autres tableaux de Marcel Duchamp, réalisés aussi en 1902, représentent l'un le jardin avec un pont, l'autre l'église vue du devant de la maison familiale⁴⁰. Il profite aussi de ses passages à Blainville pour s'exercer au portrait. Il croque ainsi les clercs de l'Etude, ou bien *Marcel Lefrançois*⁴¹, neveu de Clémence Lebourg (1904). Ce portrait, énigmatique, révèle déjà à 17 ans un talent solide et une grande virtuosité.

Marcel Duchamp aimait beaucoup Blainville, et, dans les années 60, il y revenait quasiment tous les ans, ne manquant pas d'aller jusqu'au fond du jardin où se trouvait un hêtre sur lequel il avait gravé son nom avec la date (19 av 1901). Le jardin apparaît aussi sur des gravures et tableaux de son grand-père, Emile Nicolle.



Photographie d'un morceau du tronc d'un hêtre, datant de l'époque du Capitaine Délorier, signé Duchamp. Le hêtre, devenu dangereux, dut être abattu vers 1980.
Les chiffres font 7 cm de haut, les lettres, 4 cm.

L'escalier intérieur de la Maison Délorier, en *spirale*, a fourni le mouvement du "Nu descendant un escalier"⁴², et sera repris par des peintres contemporains. Enfin, le trumeau, au dessus de la glace de cheminée dans la fameuse Chambre Verte (voir page 22), aurait servi d'inspiration aux "Trois Ordres" de Jacques Villon⁴³.

Plus tard, la Maison Délorier et ses alentours ont été représentés par les peintres blainvillais, Léon Amiot, Ferdinand Berthelot, Eugène Tirvert, et bien d'autres, le site à proximité de la collégiale se prêtant à des compositions picturales.

³⁹ <http://www.philamuseum.org/objects/189562>

⁴⁰ <http://www.philamuseum.org/objects/51651> ; l'auteur de ces lignes, astronome de son état, ne peut s'empêcher de relever l'incohérence dans le jeu de la lumière sur l'Eglise !

⁴¹ <https://www.philamuseum.org/objects/51644>

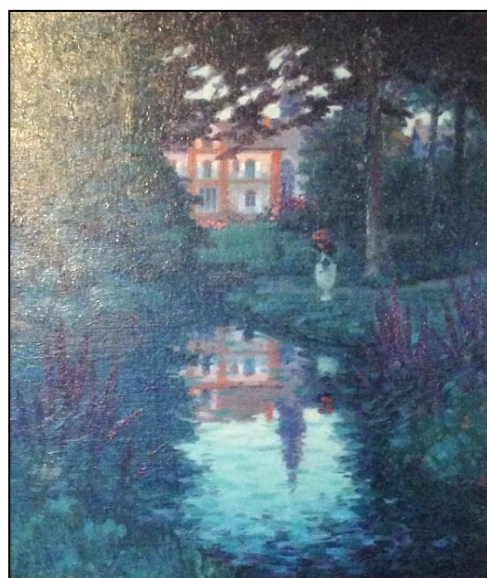
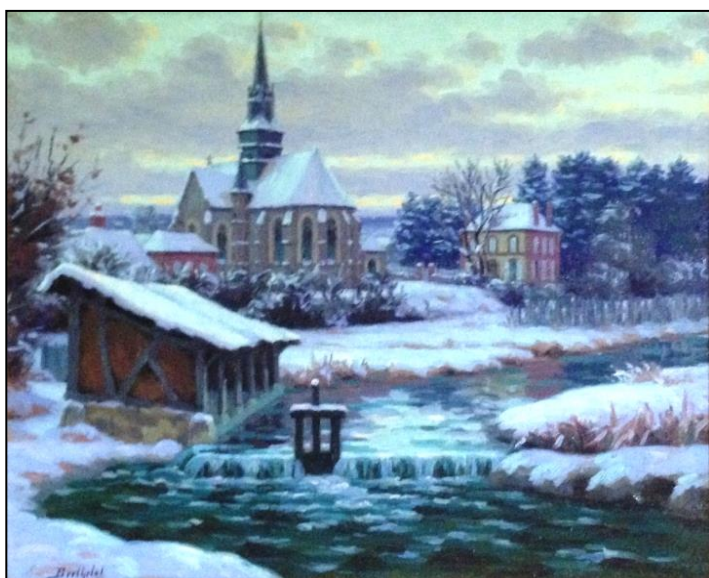
⁴² <http://www.philamuseum.org/objects/51449>

⁴³ "Jacques Villon et Les Trois Ordres", La Sirène n°88, 3^{ème} trimestre 2023, p. 11

4. Un clerc de Notaire aux talents inattendus

Ferdinand Berthelot est né en décembre 1862 à Blainville, dans une maison qui existe toujours, près de la boulangerie actuelle. Son père est serrurier, et sa mère lingère. Ses études sont probablement limitées à l'école du village. Il est clerc chez Maître Duchamp, "saute-ruisseau" selon l'expression consacrée.

Comment est-il venu à la peinture ? A-t-il été encouragé par Emile Nicolle lorsqu'il rendait visite à sa fille à Blainville ? Il circule à pied entre Rouen, où il prend des leçons de peinture, et Buchy, ce qui semble avoir limité son univers. On raconte qu'après sa journée de travail, il allait à Rouen à pied "pour y suivre les cours de l'Ecole des Beaux-Arts et rentrait à Blainville, toujours à pied." C'est probablement exagéré ; peut-être une de ses tantes, qui habitait Darnétal, l'hébergeait-elle pour la nuit. Il s'intéresse aux paysages. On lui doit ainsi de nombreux sujets sur Blainville et ses environs, mais aussi de beaux points de vue sur Rouen depuis le Mont-Gargan. Des personnages apparaissent rarement. Cependant, il a également laissé un beau portrait de Francis Yard, conservé par la Mairie de Boissay, qui démontre la richesse de son talent. Son style est figuratif, et il ne se lance pas dans les expériences picturales de ses contemporains. Les enfants Duchamp devaient le connaître, mais on ne sait s'il a joué un rôle dans l'éveil de leurs vocations artistiques, ou l'inverse.



Ferdinand Berthelot⁴⁴.

Gauche : le lavoir et l'Eglise de Blainville. Dans le fond à droite la Maison Délorier. D'après les éléments du paysage, on peut situer ce tableau entre 1910 et 1914, peut-être décembre 1911.

Droite: la Maison Délorier, vue du fond du jardin, commande de Robert Le Bertre.

La Maison Délorier, vue du fond du jardin, est particulièrement intéressante. En reprenant le point de vue de Jacques Villon et Marcel Duchamp, mais avec plus de recul, il obtient un bel effet de réflexion dans un des bassins du Vivier. Ce tableau, commande de Robert Le Bertre, est clairement postérieur à 1912, sans que l'on puisse le dater plus précisément. Deux grandes urnes ornaient le jardin, l'une visible sur ce tableau, l'autre un peu plus au Nord, à l'entrée du potager. La première avait été posée sur la tombe d'un chien de Marie-Thérèse d'Acher de Montgascon.

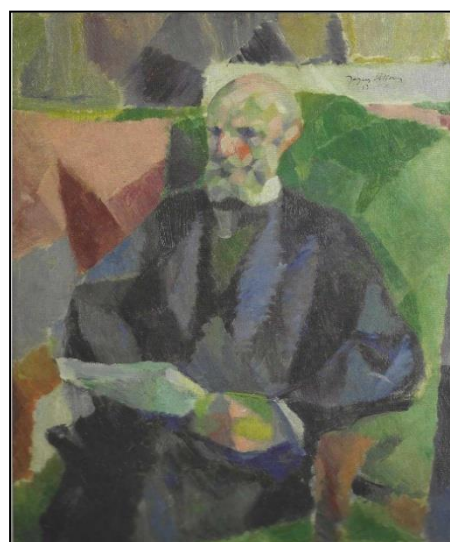
Ferdinand Berthelot est aussi connu comme sculpteur. Il a laissé de beaux bustes, académiques, en général des commandes officielles. À la suite du premier conflit mondial, la commune de Blainville lui fera réaliser son Monument-aux-Morts. On lui doit aussi le Monument-aux-Morts de Buchy.

⁴⁴ voir aussi : <https://delorier.wixsite.com/berthelot>

En définitive il sera reconnu localement, mais exposera peu (peut-être une fois en 1914 à Rouen⁴⁵), et ne connaîtra pas la réussite matérielle. Il était connu d'Eugène Tirvert et Francis Yard, mais ne participait pas à leurs recherches esthétiques. Il passera la fin de sa vie, protégé par ses concitoyens, dans l'ancienne Mairie de Blainville, à côté de la Maison Délorier, où il s'éteindra dans sa 90ème année un matin de février 1952. Il repose au cimetière de Blainville, au cœur de l'univers qu'il aimait tant.

5. Le notable au service de la collectivité

Eugène Duchamp était très apprécié de ses concitoyens qui l'éliront dès mai 1888 au Conseil Municipal de Blainville-Crevon. Le 27 octobre 1895, succédant à Ferdinand Ribard, il est élu Maire. Il occupera cette fonction jusqu'à sa démission à la fin de l'année 1905. Il est alors remplacé comme Maire par Monsieur Grivet (séance du 30 novembre). Pour le remercier, les Blainvillais organisèrent un banquet en son honneur le 14 janvier 1905 et lui offrirent un bronze de Bernhard Hoetger (1874-1949), *La Machine Humaine*. Cette œuvre sera plus tard conservée par son fils aîné, Jacques Villon. Elle se trouve aujourd'hui au Musée d'Orsay. Le carton d'invitation au banquet (voir page suivante) était illustré d'une gravure réalisée par son fils Gaston (Jacques Villon) le représentant sur un fond montrant la place de la Mairie et la Collégiale.



Inauguration en 1905 du buste de Charles-Antoine Bérat (bienfaiteur de la commune⁴⁶), réalisé par Ferdinand Berthelot. Le Maire, Eugène Duchamp, se trouve dans l'embrasure sur le perron de la Mairie (cliché communiqué par J.-P. Noël). On reconnaît aisément l'homme à la barbe blanche, tel qu'il sera peint par son fils Gaston (Jacques Villon) en 1913, dans un tableau (à droite) conservé au Musée de Rouen.

(© Association Duchamp Villon Crotti)

Eugène Duchamp s'est aussi intéressé au développement de l'agriculture dans le département, et a joué un rôle prépondérant dans la fondation et le fonctionnement de la Caisse régionale de Crédit Mutuel agricole de Haute-Normandie. C'est à ce titre qu'il recevra la Légion d'honneur le 9 octobre 1923⁴⁷. Il meurt à son domicile, 71, rue Jeanne-d'Arc à Rouen, le 3 février 1925, quelques jours après sa chère Lucie, partie le 29 janvier 1925.

⁴⁵ François Lespinasse, *Journal de l'Ecole de Rouen 1877-1945*, PPS, 2006

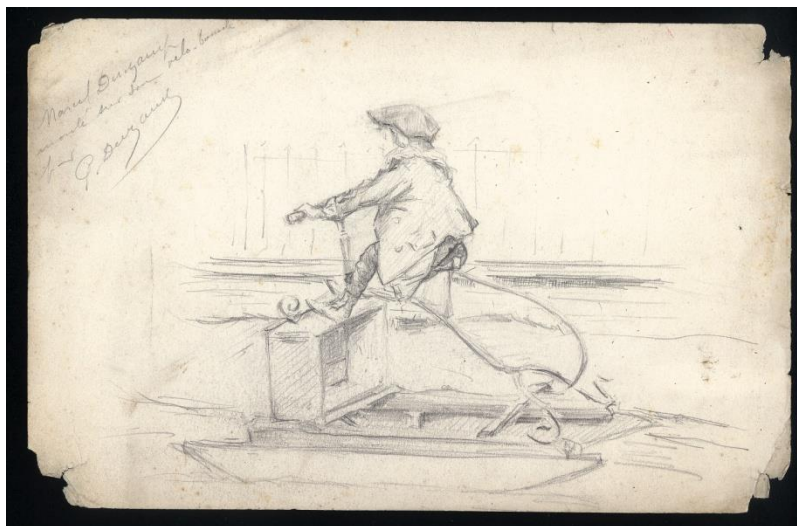
⁴⁶ Jean-Paul Noël, *La famille Bérat à Maillomets*, Les cahiers du Petit Blainvillais n° 6, 2020.

⁴⁷ LH : cote 19800035/144/18259.



Gravure de Jacques Villon illustrant le carton d'invitation au banquet donné par les Blainvillais le 14 janvier 1905 en l'honneur de leur Maire Eugène Duchamp.

On reconnaît la place de la Mairie et, en arrière plan, la Collégiale.
(© Association Duchamp Villon Crotti, Association Marcel Duchamp)



Ce dessin de Gaston Duchamp représente Marcel Duchamp (vers 1895) sur son vélo-basculé à Blainville. On reconnaît, en second plan, le mur qui sépare le jardin de la place de l'église.

(© Association Marcel Duchamp)

Robert Le Bertre (1883-1949)

Le sauveteur de la Maison Délorier

Robert Le Bertre est né à Déville-lès-Rouen le 7 mai 1883. Il avait trois frères. Son frère aîné, Rémy, meurt de la méningite. Le second, Adrien, meurt dans des conditions tragiques, brûlé vif, à Puiseux (Pas-de-Calais) le 1^{er} octobre 1914, au cours des tout premiers jours du conflit mondial. Le dernier, René, sera grièvement blessé au front le 8 octobre 1918, et meurt grabataire en 1923.

Maître Champallou (Théophile Adalbert) avait été nommé à Blainville en remplacement d'Eugène Duchamp le 11 mars 1905. Le recensement de 1906 mentionne qu'il habite la maison avec sa femme, leur nouveau-né, et trois domestiques à demeure. Maître Champallou devait mener grand train. Sa gestion ayant laissé à désirer, il est radié par la Chambre des Notaires en 1912.

1. La maison familiale

Robert Le Bertre est nommé Notaire à Blainville le 30 mars 1912. Son premier acte y est reçu le 16 avril 1912. La propriétaire de la Maison Délorier, Madame de Pesquidoux, ne s'intéresse plus beaucoup à Blainville. Elle autorise ses nouveaux locataires à réaliser les travaux qu'ils souhaitent, à leurs frais. Par la même occasion elle renonce à l'usage de la Chambre Verte. Les époux Le Bertre, Robert et Marie-Madeleine, s'installent donc à Blainville, et y entreprennent des travaux de modernisation: salle de bains avec eau courante, chauffage central, éclairage au gaz. Ils ont deux filles : Thérèse et Marie-Joseph (*Marie-Jo*). Malheureusement Marie-Madeleine décède quelques jours après la naissance de la seconde.

Le premier conflit mondial vient de démarrer. L'époque est difficile, néanmoins Robert Le Bertre est engagé dans la Brigade de Gendarmerie à Gaillon, ce qui lui permet de continuer à veiller sur ses filles, confiées à leurs grands-parents maternels.



Gauche : Robert Le Bertre. **Droite** : Elisabeth Ysnel.
(Atelier P. Valle, Rouen, 1944)

Les hostilités ayant cessé, Robert Le Bertre se remarie en 1919 avec Elisabeth Ysnel, originaire du Havre. Le couple s'installe à Blainville, avec les deux filles. De nouvelles naissances se succèdent dans la maison familiale: Xavier (1920), Monique (1921), Sabine (1922), Agnès (1927), et René (1931).

Malheureusement, la tuberculose frappe, et emporte Thérèse en 1936. Le mariage de Marie-Jo atténue la souffrance de la famille, et un premier petit-fils, Daniel, naît à Blainville en avril 1940. Au mois de juin, c'est l'exode, et l'ensemble du village se vide.

Au retour, en août, la famille trouve la maison familiale réquisitionnée par les militaires allemands. Elle s'installe de l'autre côté de l'église, chez les Reboursière (n° 27 sur le plan cadastral reproduit en page 12). Leur maison, toute en longueur était partagée en deux. Elle avait déjà servi pour l'Office Notarial de Maître Savary. Une petite activité notariale peut reprendre au même endroit, au rez-de-chaussée, dans la moitié Nord. L'accès se faisait par l'actuelle impasse du Presbytère. La récupération des documents nécessaires donnait lieu à des allers-retours particulièrement angoissants. Cette situation dure plusieurs mois, et enfin la maison familiale est réintégrée en avril 1941, avec un mobilier en piteux état!

Sous l'occupation, la vie à Blainville tourne au ralenti. La surface du jardin potager, aménagé au fond de la propriété, est doublée. Des résistants s'organisent dans les environs, notamment à Ry et Auzouville-sur-Ry. Des rampes de lancement de V1 sont installées à Saint-Germain-des-Essourts, dans les bois de Fontaine-Châtel, mais ne seront pas utilisées. Enfin, les Canadiens arrivent et libèrent Blainville le 30 août 1944.

L'armée allemande a envoyé un commando pour tenter de freiner l'avancée des forces canadiennes. Des combats ont lieu, plusieurs maisons seront détruites sur la place de la Mairie. Un soldat allemand se positionne au deuxième étage de la maison Délorier. Heureusement, impressionné à la vue des véhicules blindés descendant la côte en provenance de Salmonville, il préfère s'enfuir par la route de Crevon.

La vie redémarre, avec les mariages, qui conduisent à dépeupler la maison familiale! L'activité notariale reprend, mais Robert Le Bertre meurt prématurément d'une crise d'urémie le 26 août 1949.

2. Le sauvetage

Lorsqu'il reprend la Maison Délorier en 1912, Robert Le Bertre est donc autorisé par la propriétaire, Madame de Pesquidoux, à y faire les améliorations qu'il souhaite. Un chauffage central (au charbon) est installé. Une salle de bains, avec WC, est aménagée au premier étage. Le système de distribution d'eau par gravité est alimenté par une pompe à bras permettant de remonter l'eau depuis le puits vers une cuve installée au second étage.

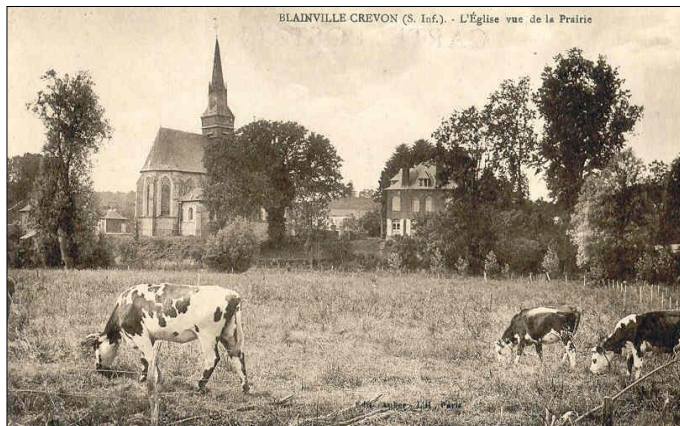
Malgré ces importants travaux, la maison vieillit, et la toiture doit être refaite. Devant l'ampleur des travaux nécessaires, Madame de Pesquidoux préfère céder la Maison Délorier. Robert Le Bertre la lui achète donc le 2 février 1924 devant Maître Deschamps, Notaire à Rouen, pour une somme de 40 000 francs, et entreprend les travaux nécessaires à la sauvegarde. La toiture est refaite, et les combles sont aménagés. C'est à cette occasion que les oculi sont supprimés et remplacés par un « chien-assis » (stricto-sensu une lucarne). Par souci de symétrie, un deuxième chien-assis est créé sur la façade Sud. Enfin, deux autres sont créés au milieu des versants Est et Ouest. Ces aménagements sont réalisés sous la maîtrise d'œuvre de Monsieur Lagnel, architecte à Rouen.

La structure intérieure de la maison est en bois, et le risque d'incendie est une constante préoccupation. L'électricité arrive à Blainville en 1926, permettant de remplacer les lampes à huile. Plus tard, vers 1930, l'Office Notarial est équipé du téléphone.

Malgré l'aménagement des combles, la famille, s'étant bien agrandie, se trouve à l'étroit. En effet, l'Office Notarial occupe la moitié du rez-de-chaussée, plus une pièce au second étage où certains dossiers sont conservés. La Chambre Verte est maintenant réservée aux grands-parents lorsqu'ils viennent du Havre à Blainville. Il faut ajouter qu'à l'époque il y avait une cuisinière, et une femme de ménage.

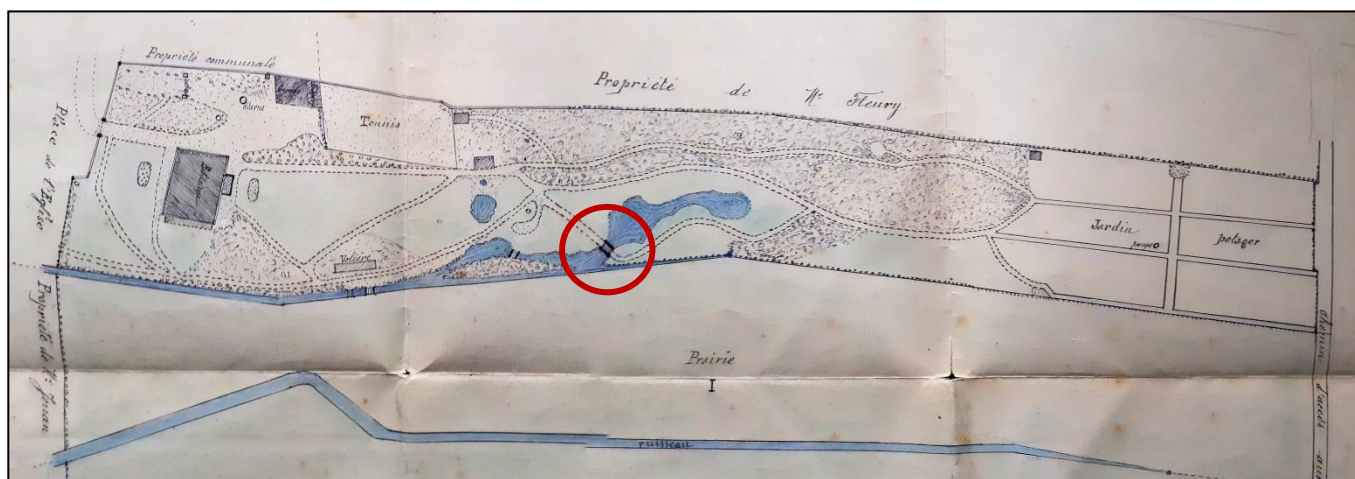
Le recensement de 1926 (AD76) comptabilise 9 personnes logées sur place. Outre Elisabeth et Robert, avec leurs cinq enfants d'alors, il y avait Marie (Thérèse) Ysnel, venue du Havre prêter main forte à sa sœur, et Marie Lelièvre, la cuisinière, fort appréciée de toute la famille et parfaitement intégrée à celle-ci.

Robert Le Bertre et Elisabeth se lancent donc en 1931 dans la construction d'une extension du côté Est. Celle-ci fait 4m50 de largeur, et permet la création de deux nouvelles pièces au rez-de-chaussée, une salle-à-manger et un salon. L'architecte (toujours Monsieur Lagniel) reprend le dessin des fenêtres, obtenant ainsi une cohérence entre les parties ancienne et nouvelle. Il conserve le rythme des quatre embrasures du côté Est, et en crée une nouvelle à chaque extrémité. Les anciennes au premier étage, aveugles, disparaissent alors dans la pente du toit.



Gauche : carte postale (entre 1924 et 1931) montrant la Maison Délorier avant la construction de l'extension du côté Est. **Droite** : les enfants Le Bertre dans le jardin (1937). On reconnaît le pont représenté sur un des tableaux blainvillais de Marcel Duchamp, et localisé dans le plan ci-dessous.

Les aménagements dans le jardin sont conservés, avec notamment un pont en bois, en bordure de "grands bassins", dont le site était apprécié pour les photos de famille. Ces grands bassins, bien fournis en eau par des sources locales, survivances du vivier de Jean d'Estouteville, servaient encore à Robert Le Bertre qui y élevait des truites. Depuis, les sources se sont tarées, probablement du fait du pompage dans la nappe phréatique en amont, à Crevon, depuis les années 1960.



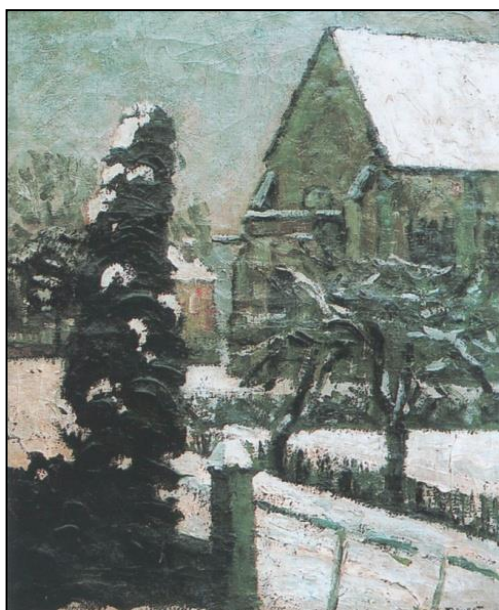
Le parc de la Maison Délorier à l'époque de Robert Le Bertre. Le Sud (place de l'église) est à gauche.
Ce Plan d'arpentage avait été établi entre 1931 et 1936.
(cliché Camila Le Bertre)

3. Tirvert, un voisin célèbre

Eugène Tirvert est né à Rouen en novembre 1881. Sa mère demeure rue Beauvoisine. A l'Ecole des Beaux-Arts, il côtoie les jeunes pousses de l'Ecole de Rouen, Pierre Dumont, Robert Pinchon, et bien d'autres. Il entretient des relations d'amitié avec Jacques Villon, qui peut-être lui a fait découvrir Blainville. C'est un homme cultivé et élégant. Sur certaines photos il arbore une moustache impériale, sur d'autres, un barbe soignée.

Il participe à de nombreuses expositions à Rouen avec ses amis, Pierre Dumont, Robert Pinchon, Jacques Villon, Marcel Duchamp, ainsi qu'à Paris (expositions de la Section d'or). Ses premiers tableaux à Blainville datent au moins de 1911, par exemple cette vue de l'église en hiver (ci-dessous à gauche), avec dans le fond la Maison Délorier, obtenue depuis l'Hôtel Lecompte, qu'il achètera vingt ans plus tard.

En 1910, il se marie avec Marie Ferret. Le couple s'installe d'abord dans une belle maison du bourg au bord du Crevon. Les Tirvert reçoivent leurs amis peintres, Dumont, Pinchon, Louvrier, Villon, et aussi le poète Francis Yard. En 1933, ils achètent l'Hôtel Lecompte, situé à quelques mètres de l'église de Blainville, qu'ils meublent richement. Cet emplacement, à proximité de l'Eglise, est privilégié, et Tirvert y peint beaucoup. Il devait y séjourner avant d'en devenir propriétaire, comme en témoigne le tableau de l'église exécuté en 1911. Une seconde version sera produite plus tard (après 1931) du même endroit, avec un cadrage très proche, mais qui tranche sur le premier par des coloris vifs et une nature exubérante (reproduit dans François Lespinasse : L'Ecole de Rouen, Ed. Lecerf, 1995 ; page 239).



Eugène Tirvert.

Gauche : l'église de Blainville sous la neige (1911) depuis l'Hôtel Lecompte ;
au fond la Maison Délorier. Noter, au premier plan un pilier qui existe toujours.

Droite : l'église de Blainville et la Maison Délorier (entre 1931 et 1940),
commande de Robert Le Bertre (cliché J. Laroche).

Comme membre de l'Ecole de Rouen, Tirvert a obtenu une renommée régionale qui lui a assuré une certaine aisance matérielle. En 1938, il semble même avoir réussi à vendre une partie de sa production à un marchand américain⁴⁸. Malheureusement, sa maison sera incendiée en juin 1940 dans des conditions restées obscures. Il perdra tout, et se réfugiera avec sa femme dans les communs où, découragé et

⁴⁸ François Lespinasse, L'Ecole de Rouen, Ed. Lecerf, 1995

assombri, il finira ses jours. Eugène Tirvert meurt le 20 février 1948, à l'âge de 66 ans. Il repose au cimetière de Blainville aux côtés de son épouse.

Un autre voisin, qui eut une certaine notoriété, était le peintre et sculpteur Berthelot, qui vivait dans l'ancienne mairie, sur la place de l'Eglise, et dont on a parlé plus haut (cf. page 29).

4. L'Office Notarial

L'Etude est composée d'un grand bureau (aujourd'hui on parlerait d'un "open space" !) au rez-de-chaussée, de 4m50 par 6m10. On y accède par une porte au milieu de la façade Ouest, dont le seuil était creusé par les allers et venues des clients. Les minutes sont stockées sur des étagères. Le téléphone est installé en 1930 (le "6 à Blainville"). Une fenêtre supplémentaire avait été aménagée sur la façade Ouest, à une époque indéterminée.

Quelques chaises permettent aux clients de s'asseoir en attendant leur rendez-vous avec le Notaire. Son bureau, de 4m50 par 3m40, est attenant: il occupe le coin Sud-Ouest de la maison. On y accède par une double porte, dont l'un des battants est capitonné, permettant ainsi de protéger les secrets d'affaires, ou de famille ! Une pièce au deuxième étage de la maison, improprement appelée 'minutier', était utilisée pour la conservation des dossiers des clients. Le manque de place amena le Notaire à créer des rangements supplémentaires dans la cave située sous le garage. Cette organisation a subsisté, jusqu'en 1970, quand l'Office Notarial, à l'étroit, dû être déplacé dans une maison située sur la Place de la Mairie.



Etude de Robert Le Bertre en 1939 (Clichés communiqués par N. Laquerriere.).

Gauche, debout : Emile Laquerriere; assis, de gauche à droite, Robert Le Bertre, Germaine Chandelier, et Lucien Poittevin.

Droite, de gauche à droite: Lucien Poittevin, Germaine Chandelier, Gilberte Fleutry, et Marie-Blanche Malet. Au premier plan, on note la machine à écrire Remington, et au fond la presse utilisée pour relier les actes.

En 1939, il y a 5 clercs. Emile Laquerriere est embauché à l'Etude à l'âge de 13 ans en 1927 comme saute-ruisseau. Il prendra sa retraite comme Principal Clerc, après 53 ans d'activité. Il était doté d'une très bonne mémoire et d'une capacité en calcul mental exceptionnelle, qui faisaient de lui un collaborateur très apprécié des deux Notaires avec qui il a travaillé. Gilberte et Marie-Blanche sont expéditionnaires, c'est-à-dire qu'elles mettent en forme finale les actes notariés. Germaine tient la comptabilité, et Lucien est clerc. À la Libération, Lucien et Gilberte se marieront et s'installeront à Rouen. Sur le cliché de gauche, Robert Le Bertre sourit doucement comme s'il pressentait les nouvelles épreuves, la guerre, l'exode et l'occupation,

déjà évoqués. En 2019, Gilberte se souvient d'un homme sévère, mais bienveillant et soucieux de la formation professionnelle de ses employés.

La paix revenue, il souhaite prendre sa retraite, et prépare la transmission de l'Office Notarial à son fils Xavier. Il ne pourra en profiter. En effet, le 26 août 1949, il est emporté par une crise d'urémie. La remise en ordre de l'Office Notarial de Blainville lui avait valu l'estime de ses confrères, qui le portèrent à deux reprises à la Chambre Départementale des Notaires, ainsi qu'à sa Présidence.

5. Epilogue

Xavier Le Bertre, qui avait été nommé Notaire à Blainville après la mort de son père, reprend la maison familiale. Il s'est marié le 17 novembre 1944 avec Odile Turban. Une nouvelle génération s'approprie la maison familiale. Xavier Le Bertre sera élu au Conseil Municipal de Blainville-Crevon, et réélu de nombreuses fois. En 1965, succédant à Joseph Banse, il deviendra Maire, charge qu'il occupera sans discontinuité jusqu'en 2001, lorsqu'il fut remplacé par Jean-Bernard Dupressoir⁴⁹.

Avec le sauvetage opéré par Robert Le Bertre, la Maison Délorier a quasiment atteint son état final. Deux des embrasures laissées aveugles dans l'extension construite en 1931 seront ouvertes, et la cloison intérieure supprimée, permettant la création d'un grand salon extrêmement lumineux. Par ailleurs, d'importants travaux de conservation, notamment réfection de la toiture, traitement du mûre, furent entrepris. En 1970, après 85 années dans la Maison Délorier, l'Office Notarial de Blainville-Crevon sera déménagé vers la place de la Mairie, dans une maison reconstruite après la deuxième guerre mondiale, à l'emplacement du magasin de l'horloger du village, Alfred Bideau. À cette occasion, l'espace libéré par l'Etude sera transformé en salle à manger, et le bureau du Notaire en bibliothèque.

Odile Le Bertre s'éteindra le 17 avril 2014 à son domicile. Xavier Le Bertre la suivra le 12 août 2016. Depuis, la Maison Délorier est conservée par la famille Le Bertre, qui s'efforce, non sans difficultés, de préserver le site, et de mettre en valeur son riche passé historique.

Aujourd'hui

Le Capitaine Délorier a eu une jeunesse tumultueuse. Il a participé aux guerres napoléoniennes. Il est allé, à pied, jusqu'à Moscou, puis, bien que blessé à la jambe, en est revenu par le même moyen, au cours d'une retraite dramatique. Il est ainsi l'un des rares rescapés de la Campagne de Russie (10 000 hommes repasseront le Niémen en décembre 1812, sur plus de 400 000, au départ de Pologne en juin de la même année; une des plus grandes hécatombes de l'Histoire⁵⁰).

Pour la seconde partie de sa vie, sans doute saturé par les épreuves, recherchant le simple bonheur, comme en témoignent ses chansons, il a choisi la douceur normande, et s'est installé dans notre village où il a construit sa maison et aménagé le jardin. On lui doit ainsi un site exceptionnel qui a contribué, avec le Château et la Collégiale, à la renommée de Blainville, et qui reste vivant. Il laisse une œuvre littéraire, certes passée de mode, mais qui témoigne de façon intéressante de son temps et de ce qu'il a vécu. Deux cents ans plus tard, ses écrits nous paraissent à la fois archaïques et modernes, ce qui malgré les deux siècles qui nous séparent, le rend proche de nous et également très humain. Ses récits et chansons témoignent d'une grande imagination alliée à une solide culture classique.

Certainement, de nouvelles découvertes restent à faire qui permettront de compléter ce portrait rapide de notre cher Invalide, et de ce qu'il nous a légué.

⁴⁹ Jean-Bernard Dupressoir (1944-2019), Maire de 2001 à 2019.

⁵⁰ Une impressionnante illustration de cet épisode dramatique peut être examinée sur : <https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/2/29/Minard.png>

On s'interroge aussi sur la personnalité et le rôle de Rebecca del Sotto. De qui est le portrait dit de Madame Délorier ? Qui était Eucharis Gaillon ? Quelles influences ont eu les Duchamp, notamment Jacques et Marcel, sur les peintres blainvillais de la même époque, Berthelot, Amiot, et Tirvert ? Et inversement ?

La personnalité de Marcel Duchamp est très complexe. Son parcours, hors normes, l'a placé aux débuts de nouveaux courants artistiques et intellectuels, souvent en initiateur. Il fait l'objet de nombreuses études et ce n'est pas le lieu d'en rajouter. On peut néanmoins penser que son enfance à Blainville a été le terreau de certaines de ses réflexions et manières de faire. Par exemple "le soin qu'il portait à cataloguer, référencer, localiser ses œuvres pourrait provenir de son observation du travail méticuleux mené dans l'Office Notarial de Blainville" (Antoine Monnier, août 2019). Celui-ci continue : "Une vallée verdoyante, un village accueillant, une petite rivière, de grands arbres, c'est un bon environnement pour commencer dans la vie !" (24 juillet 2020, discours prononcé pour l'inauguration de "Etang donné : NenuFAR").

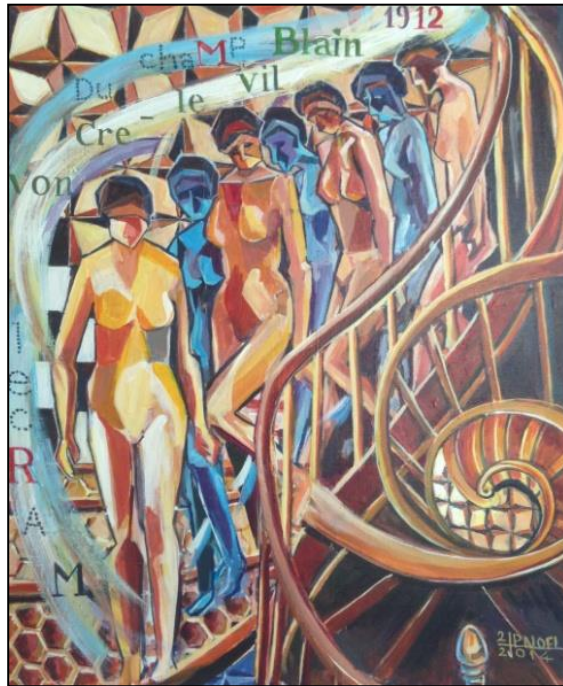
En toute logique, cette maison construite rapidement et légèrement n'aurait pas dû subsister plus d'une centaine d'années. Pour une raison que nous ignorons, peut-être financière, Robert Le Bertre et son épouse, Elisabeth Ysnel, firent le choix, non pas de la reconstruire, mais de la réparer et de l'adapter à leurs besoins. Ce choix transforma la Maison Délorier en une maison familiale auxquelles les générations suivantes s'attachèrent. Localement, l'intérêt pour cette maison n'a surgi qu'à la suite des efforts conjoints de Xavier Le Bertre et de Madame Olga Popovitch. Plus tard, Monsieur Pontus Hultén élaborait un projet d'exposition "Les Duchamp chez eux", qui ne put aboutir au vu des difficultés matérielles qui se présentèrent alors.



Gauche : *Lætitia* (Monica Uzelac), la Maison Délorier vue du Nord (1994, commande de Xavier Le Bertre) ; noter Marcel Duchamp et son chevalet, détail anachronique voulu par l'artiste.

Droite : Jean Banse, vue du Sud-Est (1988, cliché Alain Banse), d'après une photographie, circa 1950.

Néanmoins, Odile et Xavier Le Bertre s'attachèrent à entretenir et à préserver la Maison Délorier, ainsi que son site remarquable. Ils mirent en valeur son potentiel artistique et maintinrent des relations avec les frères et sœurs Duchamp qui venaient régulièrement leur rendre visite "en pèlerinage". Plus tard, ils se tinrent à la disposition des spécialistes soucieux de préciser leurs connaissances des lieux.



"Suzanne descendant l'escalier en *spirale*", Jean-Paul Noël (2014)

Aujourd'hui, la troisième génération poursuit leur action dans la même voie. C'est ainsi que la Maison Délorier, devenue une maison familiale ancrée dans la vie locale, continue à vivre, avec son site, et à fournir un témoignage aux amateurs, ainsi qu'une source d'inspiration aux artistes contemporains, parfois iconoclastes !



La Collégiale Saint-Michel et ses abords, vers 1950
(Edit. Auber, Blainville – Photo Féré, Maromme)

A.1 Bibliographie du Capitaine Délorier

§ Sous le nom de l'"Invalide":

1.

« Loisirs d'un Français ou Recueil de Chansons d'amour, de guerre, de table, critiques, grivoises, pastorales, et de différentes poésies, dédiés aux dames », par un Invalide, Paris, 1819.

« Chansons d'un Invalide, dédiées à la Garde Nationale », Rouen, 1831

voir: <https://delorier.wixsite.com/website>

« Chansons d'un Invalide », Rouen, 1846

note: ces trois publications sont des recueils de chansons dont la composition a évolué. De nouvelles chansons furent incorporées, d'autres enlevées.

2.

« La famille de Surville ou les Français de tous les rangs », roman historique, par un Invalide, Paris, 1825 (en quatre volumes, disponibles sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k932084c> , etc.)

3.

« Contes normands » : "Les deux orages" et "Les deux châtelains", par un Invalide, Rouen, 1834.

Pour le second, voir :

<https://delorier.wixsite.com/website/les-deux-chatelains>

§ Sous le nom de "Frère Délorier" ou "Frère Deslauriers" :

1. Chant Maçonnique, 1825

2. Couplets maçonniques adressés à la R. L. La Constance-Eprouvée, Rouen, 1844

3. Couplets à la R. L. de La Parfaite-Egalité, Saint-Jean d'hiver 1843, Rouen, 1844

§ Sous le nom de "Delorier", "Délorier", "Déloriers" ou "Deslauriers":

1. « Une dernière folie. »

Feuilleton en deux épisodes publié dans le Journal de Rouen des 18 et 19 octobre 1839.

voir : <https://delorier.wixsite.com/website/une-derniere-folie>

2. « Fiancée et Veuve. »

Feuilleton en deux épisodes publié dans le Journal de Rouen des 20 et 21 février 1840.

voir : <https://delorier.wixsite.com/website/fiancee-et-veuve>

3. Une pièce de vers à l'occasion du passage des Cendres de Napoléon au Val-de-la-Haye, et parue dans le Journal de Rouen du 16 août 1844.

4. « Le Sire de Blainville. »

Poème épique dont le manuscrit a été retrouvé en janvier 2024.

voir : <https://delorier.wixsite.com/website/le-sire-de-blainville>

D'autres œuvres sont mentionnées, notamment dans les éloges funèbres prononcés lors de ses funérailles, et rapportés dans le Journal de Rouen du 13 juillet 1852, ou dans le bulletin de la Société Libre d'Emulation de Rouen (Rêverie d'automne, Bulletin SLE, 1834). Mais nous ne les avons pas retrouvées (intégralement pour la dernière). Le Capitaine Délorier a aussi rédigé des rapports, notamment pour la Commission Départementale des Antiquités.

Sources: BnF, BMR, AD76

§ Reception de l'Invalide chez ses contemporains

Un bibliophile rouennais conserve un exemplaire des *Contes Normands* relié avec des documents anciens. On y trouve la copie d'une lettre adressée au Capitaine Délorier par le chansonnier Béranger (1780-1857) :

« Monsieur,

Je m'empresse de vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu me faire, envoi qui m'est parvenu par M. Fontenay, que je n'ai pu remercier de la peine qu'il a bien voulu prendre.

J'ai lu et chanté tout votre recueil avec le plus vif plaisir, je dois même ajouter avec une espèce de surprise, car, en vrai d'abord, je ne m'attendais pas qu'il nous pût venir de province d'aussi jolies chansons, et en aussi grand nombre.

Après avoir servi glorieusement son pays, il est beau, Monsieur, de consacrer encore sa voix à le consoler dans ses disgrâces (sic), et à préluder par ses chants à un meilleur avenir.

On reconnaît le brave à la manière dont vous parlez des braves. La gas comode (?) poétique est bannie de vos couplets. Le patriotisme s'y montre aussi d'autant plus franc, qu'il y brille exempt d'exagération. Votre chanson à un frère émigré en offre surtout l'exemple.

C'est sans doute, Monsieur, à une philosophie bien vraie que vous devez votre gaîté, car elle est douce et bonne.

Enfin, ces chansons, qui presque toutes ont un cadre (sic) heureux, sont tournées avec une facile élégance et écrites avec une correction qu'on ne trouve que trop rarement dans nos chansons parisiennes.

Je souhaite, Monsieur, que vous croyiez à la sincérité de ces éloges. Vos vers font trop estimer leur auteur pour que je ne tienne pas infiniment à ce qu'il soit persuadé du plaisir qu'ils m'ont fait.

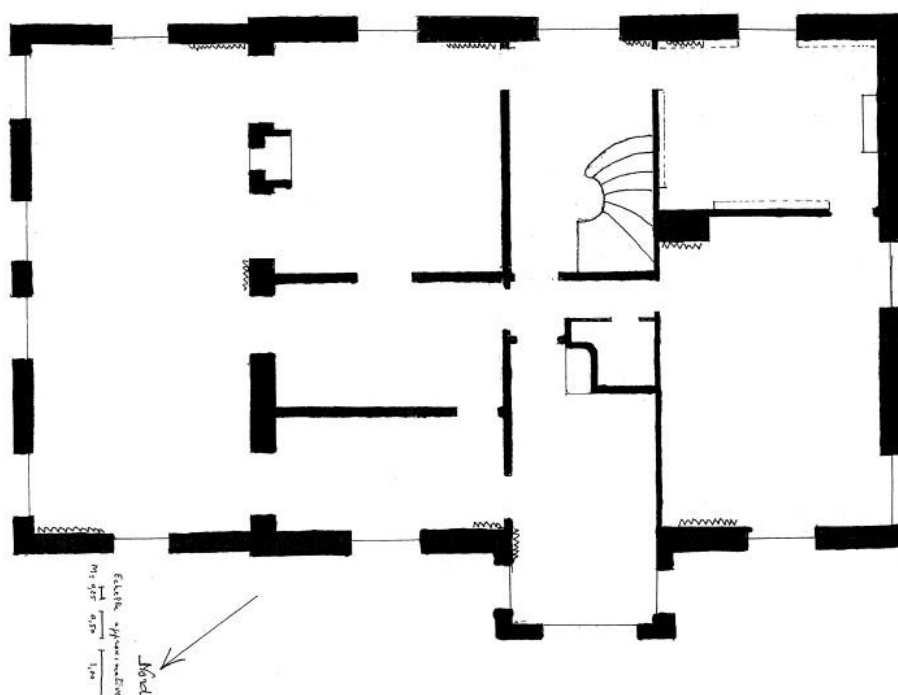
Recevez l'assurance de mes sentimens (sic) les plus distingués, et croyez-moi, Monsieur, votre tout dévoué serviteur.

Béranger

7 Décembre 1831 »

On trouve aussi des critiques élogieuses des *Chansons d'un Invalide* dans les journaux locaux et dans les comptes rendus des sociétés savantes locales.

A.2 Plan du rez-de-chaussée, vers 1990



La façade, coté Eglise, est en haut, l'arrière de la Maison, en bas, l'extension (1931) à gauche. Le bureau du notaire était en haut à droite, l'étude avec les clercs juste en dessous dans le plan. (© Camila Le Bertre)

A.3 Etat Civil

Liste des événements ayant donné lieu à une inscription dans l'état civil de la commune. Pour le second mariage du Capitaine Délorier, le Maire s'était déplacé à son domicile, le marié n'étant plus en état de se déplacer lui-même.

	naissances	mariage	décès
2 avril 1835			Rebecca del Sotto
27 mars 1852		Bénigne Claude Délorier avec Eucharis Gaillon	
10 juillet 1852			Bénigne Claude Délorier
1 mai 1877			Pierre Provost
29 décembre 1886			Madeleine Duchamp
28 juillet 1887	Marcel Duchamp		
20 octobre 1889	Suzanne Duchamp		
14 mars 1895	Yvonne Duchamp		
22 juillet 1898	Magdeleine Duchamp		
12 août 1905	André Champallou		
1 février 1914	Thérèse Le Bertre		
19 septembre 1915	Marie Joseph Le Bertre		
01 octobre 1915			Marie Madeleine Ysnel
17 mai 1920	Xavier Le Bertre		
11 mai 1921	Monique Le Bertre		
22 mai 1922	Sabine Le Bertre		
14 octobre 1927	Agnès Le Bertre		
9 octobre 1931	René Le Bertre		
24 avril 1940	Daniel Pupin		
27 juin 1944	Christine Anseaume		
17 avril 2014			Odile Turban

Repères chronologiques

1827	construction par le Capitaine Délorier
vers 1910	agrandissement de la cuisine au Nord
1926	réfection de la toiture (architecte Monsieur Raoul Lagnel à Rouen)
1931	extension vers l'Est (architecte Monsieur Lagnel)
1937	réfection de la lucarne du coté ouest (Entreprise Reboursière à Blainville)

Abbreviations :

AD76	: Archives Départementales de la Seine-Maritime
ADVC	: Association Duchamp Villon Crotti
AMD	: Association Marcel Duchamp
AN	: Archives Nationales
BMR	: Bibliothèque Municipale de Rouen
BnF	: Bibliothèque nationale de France
CDA	: Commission Départementale des Antiquités de la Seine-Inférieure
LH	: Légion d'honneur
SHD	: Service Historique de la Défense
SLE	: Société Libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure

Remerciements

Pour rédiger cette notice, je suis parti des notes laissées par Xavier Le Bertre (1920-2016), et notamment de l'article publié en 2012 dans le *Blainvillais*, ainsi que des souvenirs de famille. J'ai utilisé les archives numérisées des départements de la Seine-Maritime (AD76), de la Côte-d'Or, du Bas-Rhin et de la Seine, des Archives Nationales, de la Bibliothèque Nationale (BnF), et de la Légion d'honneur (LH). Il faut saluer particulièrement le remarquable travail de numérisation des Etats-civils par les départements, et des livres anciens par la BnF (Gallica), ainsi que leur mise en accès libre. J'ai accédé au dossier militaire du Capitaine Délorier conservé par le Service Historique de la Défense (SHD, Vincennes), et y ai bénéficié d'un accueil efficace. Je suis infiniment reconnaissant à l'Association Marcel Duchamp (AMD), et tout particulièrement Séverine Gossart et Antoine Monnier, pour la communication de photographies anciennes, et pour de nombreuses informations et discussions sur la famille Duchamp. Je remercie également l'Association Duchamp Villon Crotti (ADVC) et Monsieur Patrick Jullien pour l'autorisation de reproduire gracieusement les œuvres de Jacques Villon.

Je remercie Jean-Baptiste Dor et Jocelyne Carminati des Archives départementales de la Côte-d'Or, Fabrice Pacchin des Archives municipales de Besançon, et Lila Vautel, Bibliothécaire du Grand Orient de France, pour leur aide précieuse dans l'exploitation de leurs archives, ainsi que Daniel Fauvel, Président de la Société Libre d'Emulation de la Seine-Maritime. Je remercie Philippe Chaney, Maire de Beure, Frédérique et Thierry Bailly pour leur accueil chaleureux, et les informations qu'ils nous ont fournies sur leur charmant village. Je remercie vivement Nicole Laquerriere pour ses témoignages précis, et pour les documents qu'elle m'a communiqués, et Georges Bouju pour les informations sur la carrière de Robert Le Bertre. J'ai consulté avec plaisir les ouvrages de François Lespinasse, qui m'a aussi aimablement communiqué les reproductions de plusieurs dessins d'Emile Nicolle, et fourni des informations biographiques.

La première version de cet opuscule (février 2019) a bénéficié d'une lecture soigneuse de la part de nombreuses personnes, notamment amis blainvillais, et membres de l'Association *La Sirène*, qui m'ont prodigué généreusement leurs conseils et commentaires : Jérôme et Yves Bénet, Aline Dubailly, Michel Montfort, Jean-Claude Sonnet, Andrée et Guy Verdier, et bien d'autres.

Je suis tout particulièrement reconnaissant à Jean-Paul Noël, qui m'a fait partager les résultats de ses propres investigations, et m'a procuré une aide précieuse et essentielle. Les photos illustrant cette notice sont de Camila Le Bertre, et la relecture de Françoise Le Bertre.

Thibaut Le Bertre, Blainville-Crevon, le 16 février 2020

Pour la version 2024-2026, je dois des remerciements particuliers à Philippe Wallut, pour ses recherches aux Archives Nationales et pour ses travaux sur le Capitaine Délorier, à Jean-Paul Noël, pour son dépouillement des délibérations du Conseil Municipal de Blainville-Crevon, ainsi qu'à André Combes et Estelle Prouhet, pour leurs précisions historiques sur la Loge de la Rose du Parfait Silence. Je remercie aussi Hervé Le Bonhomme pour ses informations sur la Garde Nationale.



La place de l'Eglise à Blainville (2001)

La Maison Délorier est au centre, l'Office Notarial de Maître Savary, en bas à droite. L'ancienne Mairie de Blainville, où vécut Ferdinand Berthelot, est immédiatement à gauche (Ouest) de la Maison Délorier. A noter, le clocher de l'église, restauré dans son état original, bien différent des représentations anciennes que nous ont laissées Berthelot, Duchamp, Nicolle, ou Tirvert.